

# face aux ténèbres

Dans le cadre de Musica, l'Opéra national du Rhin présente la première française de **4.48 Psychosis**, adaptation de la pièce de Sarah Kane par le compositeur Philip Venables. Plongée au cœur de la dépression.

Par Hervé Lévy  
Photo de Stephen Cumiskey

À l'Opéra (Strasbourg), du 18 au 22 septembre  
operanationaldurhin.eu  
festivalmusica.fr

► Rencontre avec l'équipe artistique à la Librairie Kléber (Strasbourg), mardi 17 septembre à 18h  
librairie-kleber.com

Avant de se suicider en 1999, à l'âge de 28 ans, Sarah Kane laisse une ultime pièce, *4.48 Psychosis*<sup>1</sup>, sombre météore qui « parle d'une dépression psychotique. Et ce qui arrive à l'esprit d'une personne quand disparaissent complètement les barrières distinguant la réalité des diverses formes de l'imagination. Si bien que vous ne faites plus la différence entre votre vie éveillée et votre vie rêvée », décrit-elle. Philip Venables « voulait travailler avec un auteur contemporain et, au milieu d'une représentation de la pièce, me suis aperçu qu'il y avait tout ce que je cherchais dans ce texte », résume le compositeur quadra dont le corpus se collète avec les questions du genre, de l'identité queer et de la politique, comme dans le futur *Denis & Katya*<sup>2</sup>. Et de s'avouer fasciné par « une structure très claire faite de 24 tableaux – chacun possédant un caractère et une individualité affirmés – avec des textes extrêmement musicaux, parfois même plus que de nombreux livrets écrits spécialement pour l'opéra [rires]. » Pour plonger dans les arcanes de cette contemporaine neurasthénie – le chiffre du titre faisant référence à l'ho-

raire le plus terrible de la journée, « quand le désespoir fera sa visite, je me pendrai au son du souffle de mon amour », écrit Kane –, Philip Venables a imaginé une partition polyphonique. Dans ce monologue entrecoupé de dialogues avec un psychiatre, il fait s'entrecroiser les timbres de six chanteuses : « Elles sont les voix que nous avons chacun dans la tête, faisceau de pensées parfois antinomiques et contradictoires. » Extraits baroques de pièces de Bach ou Purcell, fragments funk, échappées dans les sonorités aseptisées de la muzak (musique d'ambiance sans âme diffusée dans les supermarchés ou les ascenseurs), tapis sonores extatiques de cordes... Cette écriture stratifiée a la semblance d'un collage épousant « un texte fait de multiples couches » où les soliloques multiples alternent avec de rares conversations avec un médecin, « les seuls dialogues dans l'opéra, que j'ai choisi de confier à deux percussionnistes, les mots étant projetés pendant qu'ils jouent. » De cette gigantesque sédimentation sonore sourd une terrible et mortifère mélancolie, parfois striée d'éclairs d'un noir humour. ■

<sup>1</sup> Texte publié à L'Arche – arche-éditeur.com

<sup>2</sup> Créé à Philadelphie mercredi 18 septembre, cet opéra narre l'épopée tragique de deux adolescents russes qui se sont filmés en train de tirer sur la police avant de se suicider, le tout étant retransmis en live sur le Net via Periscope – operaphila.org



**MUSIQUE** Opéra national du Rhin

# Voyage au bout de la nuit

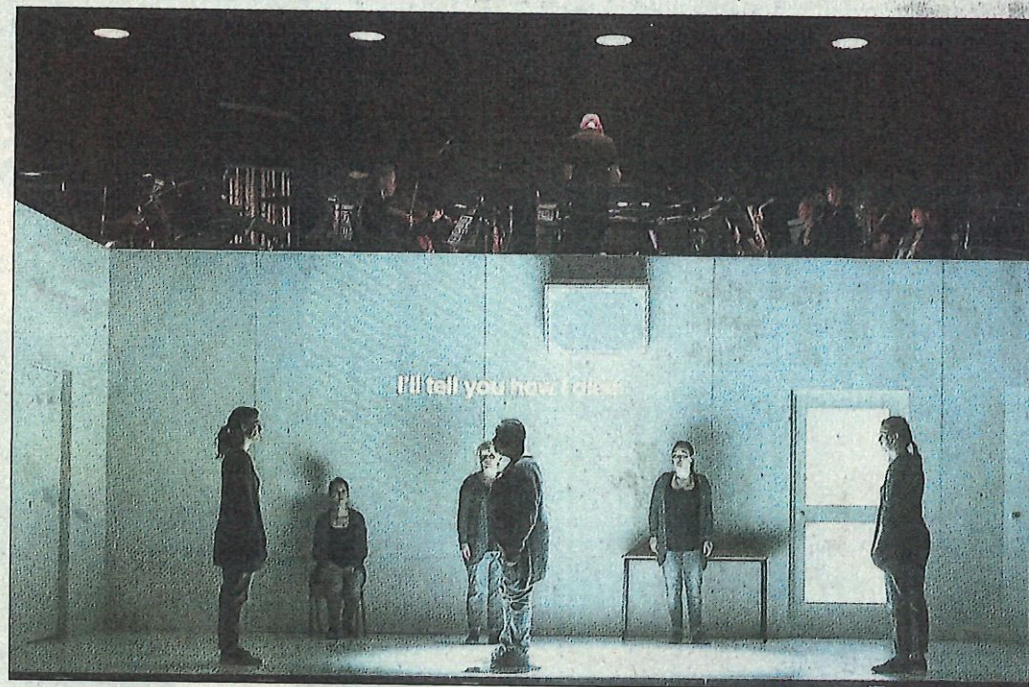
L'Opéra du Rhin ouvre sa saison avec la première française de *4.48 Psychosis*, créé en 2016, du compositeur britannique Philip Venables, adaptation de l'ultime pièce de Sarah Kane évoquant souffrance et solitude.

Elle est l'étoile noire du théâtre européen : Sarah Kane, qui s'est suicidée en 1999, à 28 ans, laisse un corpus cinglant de cinq pièces au sein duquel *4.48 Psychosis* luit d'un éclat particulièrement sombre.

Son titre évoque cet instant précis de la nuit, entre deux prises d'anxiolytiques, alors qu'une dose ne fait plus effet, tandis que la suivante n'agit pas encore. C'est l'espace de la lucidité la plus grande, celui où le réel apparaît comme découpé au scalpel.

Les 24 scènes du texte – posologie glaçante de certains médicaments, manifestations de désespoir, traits d'humour noir, élans de nostalgie – ont fourni à Philip Venables un matériau avec lequel il a composé cet opéra de chambre.

« Il est question d'un conflit intérieur. Celui que nous connaissons tous, entre notre volonté de bonheur et notre incapacité à l'atteindre. Il est ici poussé à son paroxysme », explique-t-il. Six chanteuses et douze instrumentistes (issus du Philharmonique de Strasbourg et dirigés par Richard



**4.48 Psychosis** : une tempête sous un crâne. © ROH/Stephen Cummiskey

Baker qui assura la création mondiale de l'œuvre, à Londres) ont été rassemblés pour incarner les voix intérieures du personnage mises en scène avec sobriété par Ted Huffman qui laisse une large place au texte projeté.

Pour évoquer cette tempête sous un crâne, se superposent « plusieurs strates vocales – chant, texte parlé et voix enregistrée – » manifestant le croisement entre monde réel et univers fantasmé, présent et passé.

Répondant à la polyphonie de la pièce originelle, cette po-

lyphonie sonore est renforcée par une partition également faite de multiples couches : réminiscences funk, références baroques ou encore muzak, cette musique d'ambiance aseptisée diffusée dans les malls commerciaux. Avec cette page, le jeune quadra Philip Venables – icône queer et coqueluche de la scène british – s'est affirmé comme un des compositeurs qui comptent aujourd'hui, dont le deuxième opéra sera créé à Philadelphie, le soir même de la première représentation strasbourgeoise de *4.48 Psychosis*. Il s'agit

d'une autre histoire nimbée de violence, celle, fondée sur des faits réels, de Denis & Katya, deux adolescents russes dont la fugue se termine tragiquement, quelque part entre Roméo & Juliette et Bonnie & Clyde.

**Hervé LÉVY**

Mercredi 18, vendredi 20 et samedi 21 septembre à 20 h et dimanche 22 septembre à 15 h (dans le cadre du festival Musica) à l'Opéra de Strasbourg. Rencontre avec le compositeur dimanche 22 septembre à 14 h (entrée libre).

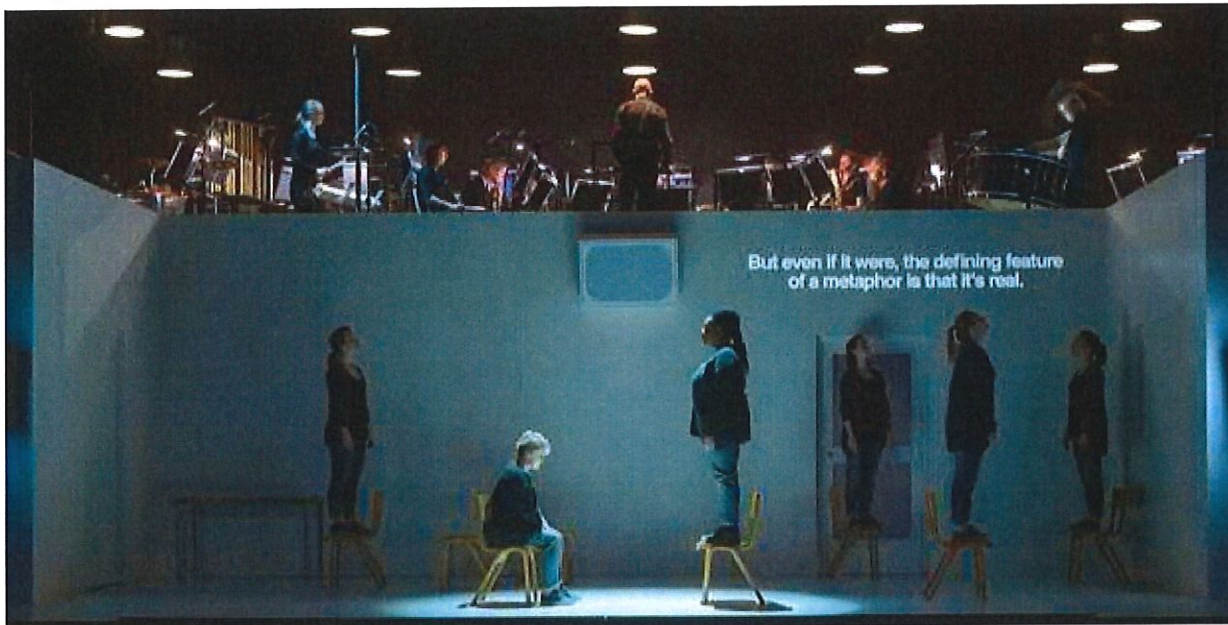
[www.operanationaldurhin.eu](http://www.operanationaldurhin.eu)



## Durchgeknallt sind wir doch alle

***Erschütternd, wenn sich die Autorin nur kurze Zeit nach der Vollendung eines Theaterstücks über ihre eigenen Psychosen das Leben nimmt. Wie viel Erschütterung kann eine Oper darüber hinaus noch auslösen? Und wozu?***

Veröffentlicht am 16. September 2019 von [Eurojournalist\(e\)](#) in [Culture](#) // 0 Kommentare



Szene aus

der bedrückenden Oper "4.48 Psychosis". Foto: Stephen Cummiskey ROH

**(Von Michael Magercord) – Das Gefühl, mit dem man ins Theater geht, um ein Stück mit dem Namen „Psychose“ zu sehen, ist nicht unbedingt von der üblichen Vorfreude auf einen unterhaltsamen Abend geprägt. Mulmig wird es geradezu, wenn man dann noch weiß, dass das Werk kein Theaterstück, sondern ein Abriss der psychotischen Schübe seiner Autorin ist. Und was geht in dem Theatergänger vor, wenn er schließlich erfährt, dass sich die seinerzeit gerade einmal 28-Jährige kurz nachdem sie ihre psychotischen Wahrnehmungen aufgezeichnet hat, das Leben nahm...**

Warum soll ich mir das antun? Ein Opernabend, der aus nichts weiter besteht, als aus Monologen einer depressiven jungen Frau und ihren wahnhaften Dialogen mit einem unbestimmten Gegenüber: „Psychosis 4.48“. Das Theaterstück, das der Kammeroper zugrunde liegt, ist benannt nach der Uhrzeit, an der die Wirkung der Medikamente nachließ. All morgendlich um Viertel vor fünf überkamen die Bühnenautorin Sarah Kane ihre Wahnvorstellungen. Sie schrieb ihre zwanghaften Gedanken auf, umgehend, Schreibschübe geradezu, aus denen ihr Stück besteht.

Wie wir bereits erfahren haben, brachte sich Sarah Kane kurz danach um. Die Aufzeichnung der nötigen Gedankengänge taugte scheinbar nicht zu ihrer Bewältigung. Vielleicht sogar im Gegenteil bestätigte ihr die schriftliche Niederlegung die Aussichtslosigkeit, aus ihrer Krankheit entkommen zu können. Wäre es so, stellte sich dem Theaterzuschauer die Frage umso dringlicher: Warum soll ich, der ich doch nicht unter derartigen Zwängen leide, mich dieser letztlich aussichtslosen Qual aussetzen?

Depression wird auch als „Ich-Störung“ bezeichnet, das sogenannte „Ich-Erleben“ wird durch sie verhindert. Gestört ist die Eigenwahrnehmung als einheitliches Ich, als eine in einer festen Identität erlebte Person, die nach Außen eine in sich geschlossene Einheit zwischen Denken und Sein darstellt. Der Depressive ist fragmentiert, die Identität löst sich auf, die eigenen Gedanken sind vor Fremdzugriffen nicht mehr geschützt. Zwanghaft irrende Wahnvorstellungen bestimmen die Gedankengänge, die sich nicht mehr auf wenigstens halbwegs festen Bahnen bewegen.

So jedenfalls stellt man sich das vor und zumindest in dem Theaterstück von Sarah Kane ist es genauso: Monologe, die keinen linearen Zusammenhang haben, Dialoge, die kein Gegenüber finden. Fragmentierte



Gedanken – die Kraft, sie irgendwie zusammenzuhalten, schwindet dahin; die Angst, die eigene Person verschwindet, wird übermächtig; die Identität ist zur Illusion geworden. Ein geordnetes Leben in der modernen Gesellschaft will dann nicht mehr funktionieren. Wohl auch, weil diese Gesellschaft und ihre funktionale Ordnung davon ausgeht, jeder Mensch verfüge über eine in sich geborgene Identität.

In einer von Traditionen oder Religionen bestimmten Gemeinschaft ist es möglich, seine Identität und vor allem Moralität zu wahren, indem man artig deren Vorgaben befolgt und ihre Beicht- und Vergebungsangebote nutzt. In einer modernen Gesellschaft aus mündigen Individuen ist für die Bewahrung des Ichs jeder selbst zuständig. Das Menschenbild, das ihrer gesellschaftlichen Ordnung zugrunde liegt, ist die widerspruchsfreie Persönlichkeit: Denken, Reden, Handeln vermag demnach ein einmal modern gewordener Mensch Dank seiner gewonnenen Freiheit und des mündigen Gebrauchs seines Verstandes zur Einheit zu bringen – mehr noch: ein moralisch einwandfreies und dabei selbstbestimmtes Leben scheint jetzt möglich. Das alles wird zur Illusion, wenn die Gedanken sich selbstständig machen und letztlich verzweifeln an der Welt – und vielleicht gerade deshalb, weil diese moderne Welt eben gar nicht so widerspruchsfrei ist, wie sie es für sich beansprucht.

Aus dem Theaterstück, das bereits 1999 uraufgeführt wurde, ist 2016 eine Oper geworden. Sie wird nun am Mittwoch im Rahmen des MUSICA-Festivals an der Oper von Straßburg ihre französische Premiere erleben. Der Bruder der Autorin hatte den Komponisten Philip Venables ausdrücklich um die Vertonung gebeten. Mit großem Respekt vor den Texten hat er ihre Wirkung mithilfe der Musik verstärkt, die mal in neo-romantischen Arien, mal mit Anklängen von Bach oder auch quälenden Violinenklängen die widersprüchlichen Gefühlswelten und die Sprünge von der einen in die andere nachvollzieht. Die Inszenierung des Amerikaners Ted Huffman, die bereits in London und New York gezeigt wurde, kommt ohne unnötige Effekthascherei aus und beschränkt sich auf das Wesentliche: die Darstellung der Angst, Traumata, der quälenden Erinnerung und Hoffnungslosigkeit ihrer Figuren, denen der Zuschauer und Zuhörer auf diese Weise unmittelbar ausgesetzt ist.

Bleibt die Frage: Warum soll ich mir das antun? Nur um zu erfahren, was man sowieso schon ahnt: nämlich wie fließend die Grenze zwischen der Identität des Ichs und seiner Auflösung ist. Oder lässt das mündige und selbstständige Denken nicht noch einen weiteren Schritt zu: Nämlich den, dass der Preis für meine Normalität die Verrücktheit der Gesellschaft ist – oder wie Marcel Proust es ausgedrückt hatte: “Klar nennt man Ideen, die dasselbe Maß an Verwirrung haben wie unser eigene Geist“.

Unsere Verwirrung und unser Wahnsinn äußern sich kollektiv, in einer Lebensart, die die natürlichen Grundlagen des Lebens zerstört und somit im Widerspruch zu sich selbst steht. Viele Ängste, die uns kollektiv umtreiben, sind Scheinängste, basieren auf Wahnvorstellungen, die uns zu jener Weise des Lebens und Wirtschaftens treiben, die uns letztlich schadet. Ahnen wir vielleicht schon, wie nah wir vor der Auflösung dieser kollektiven Identität stehen? Und wenn, sollten wir nicht versuchen, diese Auflösung ohne große psychotische Schübe zu überstehen? Dazu könnte es eben doch nützlich sein, sich die Fragilität des Menschen vor Augen zu führen und sich so auch über die Widersprüchlichkeit des gesellschaftlichen Lebens bewusst zu werden, und sei es nur, um das Chaos seiner Auflösung besser ertragen und vielleicht sogar bei gegenseitiger Bewahrung der Würde bewältigen zu können.

Zugegeben, das ist ein bisschen viel für einen eineinhalb stündigen Opernabend. Aber vielleicht reicht es ja zunächst auch, wenn ich nach der Vorführung einer quälenden, inneren Auflösung wenigstens mir selbst meine innere Widersprüchlichkeit ein- und schließlich auch zugestehe.

#### **4.48 Psychosis**

Kammeroper in 24 Szenen von Philip Venables

Libretto von Sarah Kane

Musikalische Leitung: Richard Baker

Inszenierung: Ted Huffman

Philharmonie Straßburg



MI 18. September, 20 Uhr  
FR 20. September, 20 Uhr  
SA 21. September, 20 Uhr  
SO 22. September, 15 Uhr  
Opéra Strasbourg

Informationen und Tickets unter: [www.operanationaldurhin.eu](http://www.operanationaldurhin.eu)  
Programm des Festivals MUSICA unter: [www.festivalmusica.fr](http://www.festivalmusica.fr)

Weitere Veranstaltung:

Concert d'ouverture – das große Eröffnungskonzert der Rheinoper  
MI 25. und DO 26. September in der Oper Straßburg,  
FR 28. in Mülhausen La Filature, jeweils 20 Uhr.



---

# 4.48 PSYCHOSIS

## Opéra National du Rhin

**L'Opéra National du Rhin propose de découvrir en septembre «4.48 Psychosis» de Philip Venables.**

Cet opéra en trois actes a été créé le 24 mai 2016 au Lyric Hammersmith à Londres.

Richard Bakër en est le directeur musical et la mise en scène est confiée à Ted Huffman.

Une jeune femme souffrant de psychose maniaco-dépressive confie, dans un monologue poétique, son besoin d'amour et ses intentions suicidaires. Elle a fixé l'heure de sa mort à 4h48 du matin, ensuite elle ne parlera plus. «À 4h48 Quand le désespoir fera sa visite Je me pendrai Au son du souffle de mon amour » Ce monologue est entrecoupé par un dialogue thérapeutique qu'elle entretient avec un médecin anonyme. Différents thèmes sont abordés au cours de l'échange, l'angoisse, l'amour, Dieu, la colère, le désespoir, le suicide jusqu'à ce que la poésie prenne le pas sur la médecine aboutissant au suicide de l'être en détresse : le lever de rideau.

### Représentations

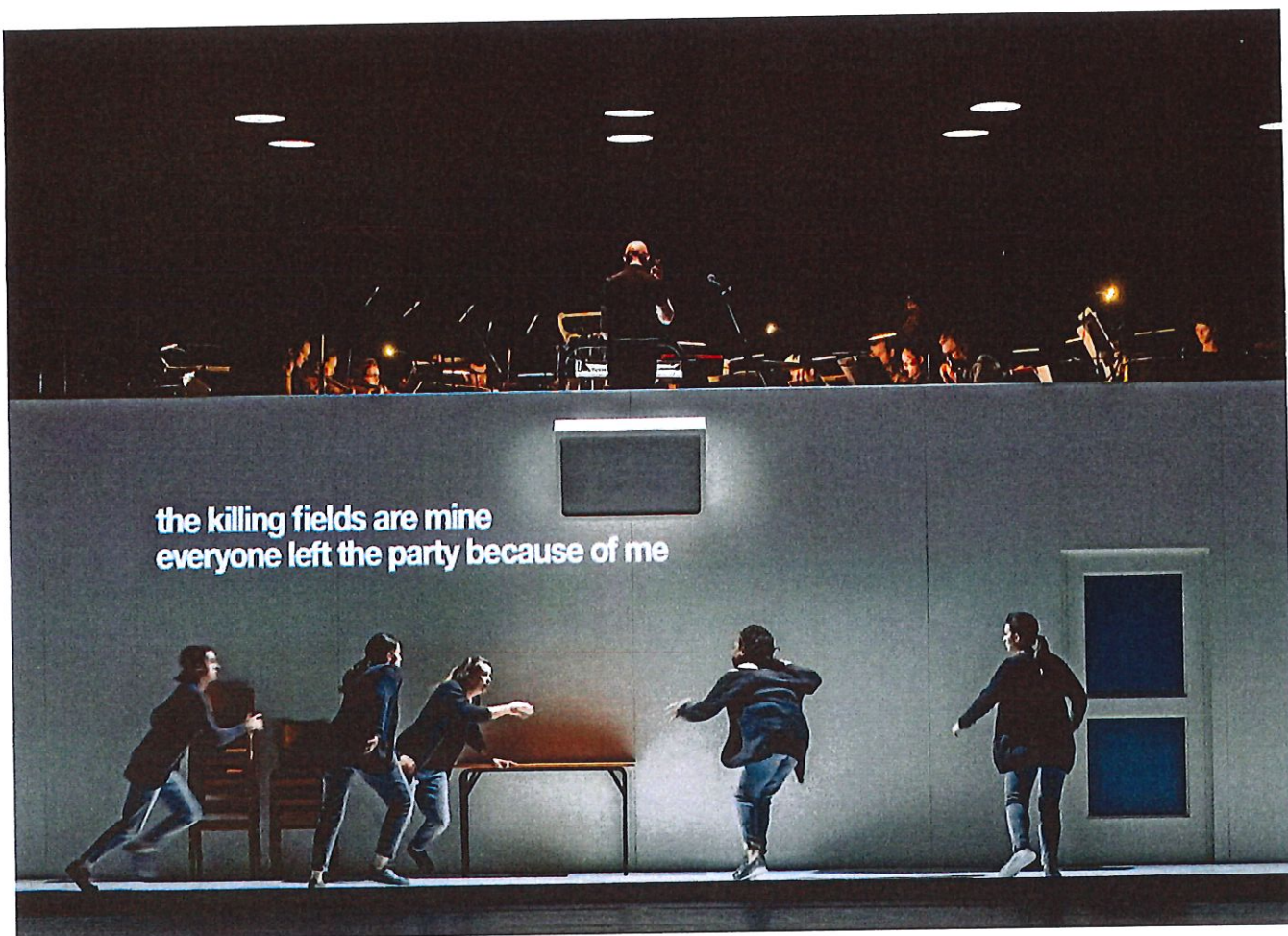
Strasbourg Opéra, les 18, 20, 21 septembre à 20h, le 22 septembre à 15h.

Rencontre avec l'équipe artistique le 17 septembre à 18h, à la librairie Kléber à Strasbourg. Entrée libre.

*La Rédaction*

**STRASBOURG Opéra, 19 place Broglie, BP 80320 67008 Strasbourg cedex.**  
**Tél. : +33 (0)825 84 14 84 (0,15 € /min)**  
**Prix des places : de 12 € à 48 €**  
**[www.operanationaldurhin.eu](http://www.operanationaldurhin.eu)**





Allein auf der Party und selbst dran schuld: Die Protagonistin in Philip Venables „4.48 psychosis“ kämpft mit Depressionen.

Foto Klara Beck

## Abschiedssymphonie mit tödlichem Ende

**S**TRASSBURG, 19. September traubung ist die neue Kapitale der Oper. Gerade ist die Opéra national du Rhin, zu der auch die Spielstätten in Colmar und Mulhouse gehören, von der Zeitschrift „Opernwelt“ zum Opernhaus des Jahres gekürt worden. Die Auszeichnung ist in erster Linie eine postume Ehrung für die im Mai dieses Jahres viel zu früh verstorbene Intendantin Eva Kleinitz. Mit ihrer Ausrichtung der Straßburger Bühne als „europäisches Opernhaus“, mit ihrem ausgefallenen Spielplan der Entdeckungen gewann sie alle Sympathien der Fachwelt und Opernliebhaber. Ihre Persönlichkeit ist vielen Weggefährten als „Lichtgestalt“ in Erinnerung geblieben, wie in der Hommage zu ihrem Gedenken nachzulesen ist. Überbracht wurde die Auszeichnung von Chefredakteur Albrecht Thiemann unmittelbar nach der französischen Erstausführung von „4.48 psychosis“ des englischen Komponisten Philip Venables – eine Übernahme der Londoner Uraufführungs-Inszenierung von Ted Huffman aus dem Jahr 2016.

In seltener Koinzidenz geht es auch in diesem Musikdrama um den Tod einer Frau – Sarah Kane, der englischen Skandal-Autorin, die sich mit achtundzwanzig Jahren erhängte. „4.48“ bedeutet exakt jene Uhrzeit, in der die von schweren Depressionen heimgesuchte Autorin aufwachte und geistige Klarheit verspürte, bis sie die nächste Medikamentengabe wieder sedierte. Der Text dieser Kammeroper für ein Ensemble aus sechs kunstvoll ineinander verwobenen Frauenstimmen wird wie ein Menetekel an die weiße Büh-

Straßburg ist die neue Opernhauptstadt: Die Opéra national du Rhin präsentiert das Musikdrama „4.48 psychosis“ von Philip Venables, und die Plattform Arte concert ihre grandiosen Pläne.

nenwand projiziert (Bühnenbild Hannah Clark) und liest sich oft wie eine Diagnose aus dem Lehrbuch der Psychologie. Venables Musik, die sich synkretistisch zwischen Pop und Kammermusik bewegt und von Richard Baker hellwach dirigiert wird, ist nicht nur Krankheitsbefund, sondern auch Therapie: nach einem letzten Hass- und Gewaltausbruch gibt sie mit Kinderlied und Bachzitat der Hoffnung und dem Mitleiden Raum.

Was Venables dem Stück mit nur zwölf Musikern des Straßburger Opernorchesters und dem Technikteam für Einspielungen und Verstärkung an orchestralem Raffinement entlockt, ist ein veritables Anti-Depressivum: eine vor allem rhythmisch bestimmte Musik mit zwei seitlich positionierten großen Trommeln, die den Sprachrhythmus wie Morsezeichen aufnehmen. Plötzlich blitzt Kirmesmusik auf; Saxophongeschwader, Geräusche wie bei einem Sen-

derausfall, Keyboard, Glocken, Horrormusik, Sakralaura. Unterstützt von einer krassen Lichtdramaturgie folgt die Musik einem nichtlinearen Verlauf zwischen Angst, Liebes- und Todessehnsucht und Einsamkeit. Das Finale gleich einer Abschiedssinfonie en miniature mit tödlichem Ausgang. Nach und nach verlassen die Protagonistinnen die Bühne, verstummen die Instrumentalisten. Was bleibt, ist ein Seufzer.

Eine zweite Institution macht Straßburg zur Opernkapitale: der Sender Arte, der ein Zeichen gegen den grassierenden Kulturpessimismus und den resignativen Trend der öffentlich-rechtlichen Sender setzt. Mit der digitalen Plattform Arte concert erfüllt sich für Wolfgang Bergmann, Koordinator von Arte/ZDF und Geschäftsführer von Arte Deutschland, eine langgehegte Vision: die Schaffung eines europäischen Musikkanals, der jetzt mit vielen neuen Ideen ausgebaut wird. Zu den beiden Hauptsprachen Französisch und Deutsch kommen Italienisch, Spanisch, Englisch und Polnisch. Damit hofft man, etwa siebenzig Prozent der europäischen Nutzer zu erreichen. Und das Angebot lässt sich sehen – bis zu tausend Konzerte werden pro Jahr von Arte übertragen, bei fünf Livestreams pro Woche.

Natürlich nicht nur Klassik. Mit Stolz verweist man auf die Heavy Metal-Community, die ähnlich spezialisiert und anspruchsvoll sei wie die Operngemeinde. Zwei Highlights richten sich speziell an diese: arte opera und die „Summer Festivals“ mit Übertragungen aus den einschlägigen Festspielorten wie Salzburg, Aix-en-Provence, Baden-Baden, Luzern. Eine voriges Jahr abgeschlossene Kooperation

mit zweiundzwanzig europäischen Opernhäusern von Helsinki bis Madrid, von Wexford in Irland bis Budapest ermöglicht jeden Monat neue Produktionen, wobei man Wert darauf legt, nicht nur Repertoirerenner wie „La Traviata“ oder „Die Zauberflöte“ abzubilden. Ganz mutig ist man im November dieses Jahres, wenn ein Querschnitt aus dem Querschnitt präsentiert wird: neunzig Minuten aus dem dreitägigen Stockhausen-Fest „Aus Licht“ in Amsterdam (FAZ vom 6. Juni 2019). Aus Straßburg selbst kommt „Maria de Buenos Aires“ von Astor Piazzolla, aus Prag die tschechische Nationaloper „Dalibor“ von Bedrich Smetana, aus Wien die „Leonore“, die Erstfassung von Beethovens „Fidelio“.

Auch für das Beethoven-Jubiläum hat sich Arte concert ein besonderes Event ausgedacht, die Aufführung aller neun Sinfonien am 21. Juni 2020, stündlich ab 13 Uhr, „from all over Europe“. Den Anfang macht Bonn, allerdings nicht mit dem dort ansässigen Beethoven-Orchester, sondern mit dem Mahler Chamber Orchestra. Das große Finale mit der Neunten um 21 Uhr ist den Wiener Philharmonikern unter Andris Nelsons vorbehalten. Außerdem wird auf arte concert eine globale Sicht auf Beethoven eingerichtet, ein kompletter Kanon seiner Werke mit Opuszahlen, gestaffelt nach jederzeit abrufbarem Hauptwerk, erweitertem und unbekanntem Repertoire, das nicht das ganze Jahr über verfügbar sein wird. Für den Kenner ist freilich dieses Kapitel, für dessen Einspielung auch hochbegabte Studenten engagiert wurden, das wichtigste. Vielleicht verirrt sich sogar einmal ein Wacken-Fan dorthin.

LOTTE THALER



[Oper, Premierenbesprechungen](#)

## Die Straßburger Opéra du Rhin eröffnet die Saison mit Philip Venables *Psychosis 4.48* und feiert sich als Opernhaus des Jahres!

19. September 2019 Sabine Weber [Schreibe einen Kommentar](#)



*Was für ein „Europa-Tag“ in Straßburg! Das dort beheimatete ARTE-Studio lädt europaweit Journalisten ein, um seine TV Konzert- und Opernsaison bekannt zu geben. ARD Journalisten sind ebenfalls vor Ort, um Tuchfühlung mit neu nominierten EU Ministern aufzunehmen, und, nach einem kaiserlicher Spätsommerwettertag, wird auch noch bekannt gegeben, dass Strasbourg sein Opernhaus als Opernhaus des Jahres feiern darf! Die Umfrage der Zeitschrift Opernwelt hat die Opéra du Rhin mit seinen Spielstätten in Strasbourg, Colmar und Mulhouse als ein Haus gewürdigt, das sich als „Opéra d'Europe“ versteht und „durch Entdeckerfreude, originelle Programme, vorbildliche Repertoirepflege sowie kreativen Esprit Aufsehen erregt!“ (Von Sabine Weber)*



Foto: Klara Beck



(18. September 2019, Opéra du Rhin, Strasbourg) Und an diesem besonderen Tag beweist die Straßburger Oper, was diese Würdigung hier konkret heißt. Für die Eröffnungspremiere der Saison 19/20 Philip Venables' Kammeroper „Psychosis 4.48“ im großen Haus zu bringen, beweist Mut! Und den hat die verstorbene Intendatin Eva Kleinitz gehabt, die das Stück noch geplant hat!

Denn in diesem Stück gibt es keinen Paukenschlag mit Jubel oder Opulenz. Im Gegenteil, Depression und Suizidgefährdung sind zwar brandaktuelle, aber schockierende Themen. Der britische Komponist Venables hat es gewagt, das in einer Kammeroper für Sopransextett, Instrumentalensemble und elektronischen Einspielungen zur Sprache zu bringen. Damit fordert er zur Auseinandersetzung mit Tabu-Themen auf einer unerwarteten Ebene heraus. Die Vorlage ist ebenso sensationell wie einmalig. Denn noch nie ist ein Sarah Kane Stück vertont worden. Hier: Sarah Kanes letztes Theaterstück „Psychosis 4.48“, in welchem sie schonungslos eigenen Depressionen und erschütternden Erfahrungen in der Psychiatrie sprachgewaltig oder aphoristisch in 24 Szenen offenbart. Monologisch, dialogisch mit sich selbst, in Fetzen und Ausbrüchen zu einem literarischen Drama überhöht. Was für ein erfolgreiches Musiktheater ist daraus geworden! Die deutsche Erstaufführung in der Übersetzung von Durs Grünbein – Grünbein hat alle Kane-Dramen übersetzt – ist letztes Jahr in Dresden an der Semper Zwei mit einem Spezialensemble am Start frenetisch gefeiert worden. (Siehe [klassikfavori-Kritik](#) auch mit weiteren Details zur Musik und zum Stück) Strasbourg hat sich die französische Erstaufführung – im englischen Original – gesichert und beweist jetzt die Repertoire-Tauglichkeit an einem festen Haus. Erstmals zeichnen Mitglieder eines Opernorchesters, Streicher und Bläser des Orchestre philharmonique de Strasbourg mit Akkordeonverstärkung und Synthesizer für Orgel- und Cembaloklänge für die Venables-Musik verantwortlich. Über dem Bühnenbild sichtbar platziert entfesseln die 12 Musiker\*innen unter Richard Baker die immer wieder überraschenden Sounds, *crazy* Intermezzi oder klanglich motivisch gesteuerten Klänge, liefern sie passgerecht zu den Sprech- und Musikeinspielungen, alles muss bei Venables ineinandergreifen. Eine geniale Erfindung sind die mehrmals gehämmert oder gepaukten, einmal auch gesägten, Dialogabrisse zwischen Arzt und Patient. Jeder Schlag ist eine Silbe, die im Duktus des Sprachrhythmus auf die Wand projiziert erscheint, bis sich Sätze formen. Die kommen in Strasbourg allerdings nicht ganz so eindrücklich wie an der Semper Zwei. Die Schlagzeugerin der Arztpartie wirkt zu wenig engagiert und nicht als Teil der Inszenierung. Obwohl sie ganz vorne, quasi über, fast im Bühnenbild steht. Auf der Bühne ist das Ensemble um so mehr mit großem Einsatz dabei. Drei der Sopranistinnen haben die Uraufführung 2016 im Lyric Hammersmith mitgesungen. Das gesamte Sextett des Abends hat sich bei der zweiten Londoner Aufführung gefunden, die nach dem Erfolgsdebüt sofort angesetzt wird. Angeführt von Gweneth-Ann Rands warmer Mezzostimme. Spitzentöne und sphärische Linien liefert Robyn Allegra Parton. Mit dem wie ein Stillstandsmoment im Stile altenglischer Lautenlieder eingestreuten Song erobert Rachel Lloyd die Zuhörer. In dem psychotisch-weiß leeren Raum mit Stühlen arbeiten sich die Sängerinnen szenisch aneinander ab. Sie würgen sich, sie verfolgen sich, sie werfen sich hin. Und röcheln und atmen auch schon einmal im Kollektiv. Die von Huffman entwickelten Aktionen bleiben allerdings eher abstrakt. Ganz im Gegensatz zu der Inszenierung von Tobias Heyder an der Semper Zwei. Heyder hat sich an Ausdeutungen der Szenen gewagt. Beispielsweise bei der erschütternden Psychopharmaka-Szene, wo die von Ärzten verordneten Dosierungen und ihre Nebenwirkungen, bildlich als Geschenke verpackt, zur Büchse der Pandora werden. Auch den Doktorkittel lässt er überziehen. Die in der Psychiatrie angewendeten Zahlentests haben an der Semper Zwei real



Foto: Klara Beck



stattgefunden. (Siehe [klassikfavori-Kritik](#)) In Strasbourg werden abnehmende Zahlen filmisch abgespult. Hufmanns Regie, für Strasbourg umgesetzt von Elayce Ismail, lässt das Ensemble eher als eine Person agieren. Das verleiht den auskomponierten Madrigalszenen wiederum mehr Ensemble-Kraft, lässt auch mehr Konzentration auf die immer wieder assoziative Freiräume öffnende Musik zu.

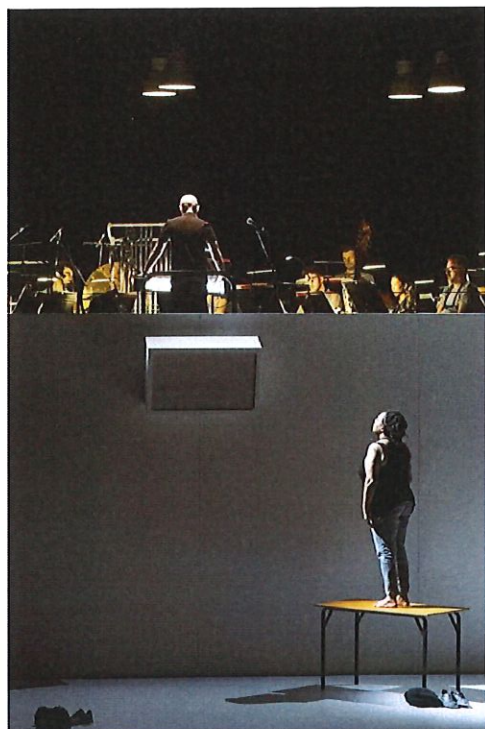


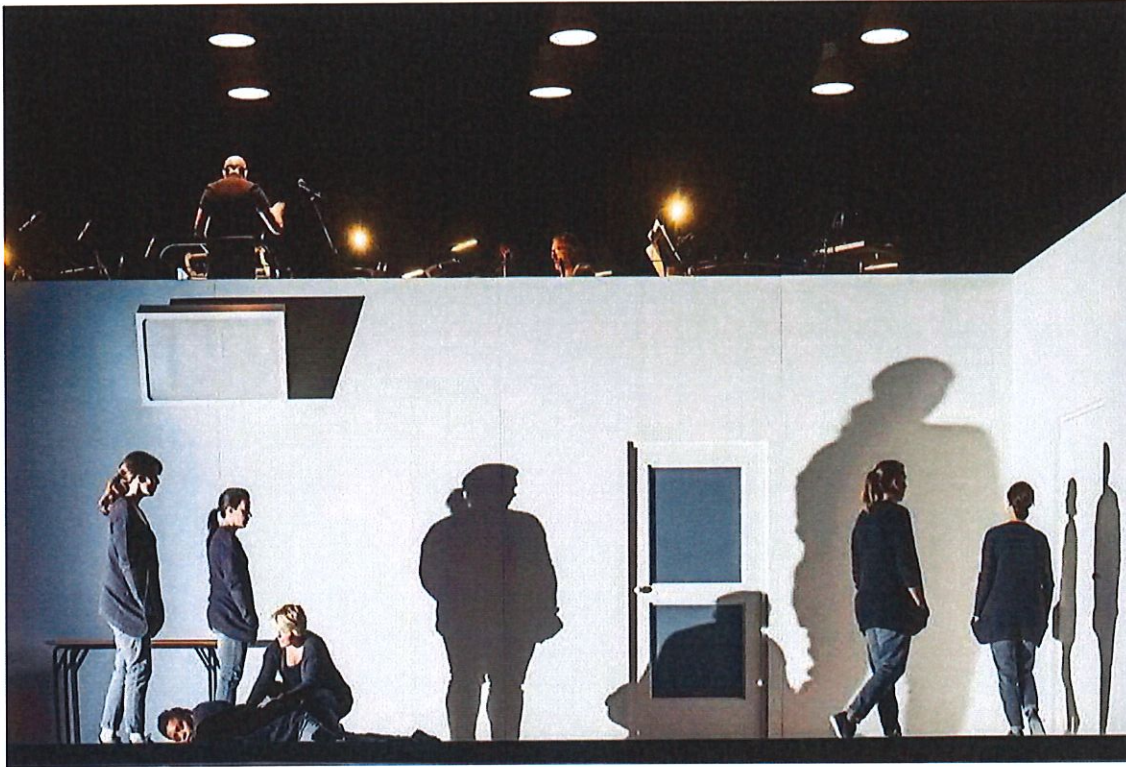
Foto: Klara Beck

Zum Schluss steht Gweneth-Ann Rand dennoch allein, in ihrer Jeans und im schwarzen Hemd auf dem Tisch. Von den anderen „Ichs“ – alle gleich gekleidet – sind lediglich ein Schuhpaar und daneben geworfene Strickjacken übrig. Spätestens nach den Worten „Ich habe kein Verlangen nach dem Tod. Welcher Selbstmörder hätte das...“ wird einem richtig mulmig. Zum Äußersten kommt es nicht. „Please open the curtains!“ sind die letzten Worte. Will sagen: „hört auf, jetzt ist genug!!“ Das Licht geht aus. Könnte das als ein von Kane vage angedeuteter Hoffnungsschimmer gelten? Auch wenn ihr Fall hoffnungslos geblieben ist, Venables Kammeroper ist ein Appell an die Auseinandersetzung mit solchen Fällen. Ein Appell, Empathie für die Menschen aufzubringen, deren Probleme wir vielleicht mit nicht so starkem Ausschlag, wieder erkennen könnten. Das wird angenommen! Der Applaus am Ende ist groß und einhellig. Für das Gesangssextett, für die Musiker\*innen, für Dirigent Richard Baker, übrigens ein Weggefährte Venables und ebenfalls Komponist. Natürlich auch für das Opernwagnis, das Eva Kleinitz eingegangen ist. Nur war der Applaus vielleicht nicht lang genug. Denn nach zwei Vorhängen stehen schon die Redner auf der Bühne, um die Frohe Botschaft der Kür der Opéra du Rhin zum Opernhaus des Jahres 2019 zu verkünden. Die Stimmung schlägt sofort in eine andere um, vielleicht auch gut so! Nur wo war eigentlich das Erfindungs-Duo hinter „Psychosis 4.48“, Philip Venables und Ted Huffman? Sie erleben just an diesem Abend die Weltpremiere ihrer neuen Opernkreation „Denis & Katja“ an der Opera in Philadelphia. Philip Venables als Komponist, Ted Huffman dieses Mal als Regisseur und als Librettist. Also noch einmal: Was für ein Tag!



Saisoneneröffnung in Straßburg

## Morsezeichen aus dem Nebel – "4.48 Psychosis" an der Rheinoper aus Krankheitsprotokoll, inneren Monologen und sprechendem Orchesterpart: Mit Philip Venables' Oper "4.48 Psychosis" eröffnet die Rheinoper in Straßburg ihre neue Spielzeit.



Über-Ichs im Kampf mit der Depression: Szene aus „4.48 Psychosis“ Foto: Klara Beck

Ichs und

Hintergrundmusik. Belanglose, banale Klänge, wie man sie von Flughäfen, Restaurants oder großen Einkaufszentren kennt. Mit kaum wahrnehmbarem Gedudel beginnt Philip Venables' Oper "4.48 Psychose". Bis die Muzak-Klänge, immer lauter und immer lauter, über die Schmerzgrenze hinausdringen. Ein Aufschrei. So wie das ganze Stück.

Die Elsässische Rheinoper, frisch gekürtes Opernhaus des Jahres, hat sich mit dem 2016 in London uraufgeführten Musiktheater für einen unbequemen Saisonstart entschieden. Es basiert auf dem gleichnamigen Schauspiel der britischen Dramatikerin Sarah Kane, die mit 28 Jahren freiwillig aus dem Leben schied. Freiwillig? Das Miterleben von "4.48 Psychosis" (so der Originaltitel) lässt die Felder Selbstbestimmtheit und Zwang vollends verschwimmen. Kanes Stück schildert die unerträglichen psychischen und physischen Schmerzen, die eine an Depression leidende junge Frau erleidet – gerade auch im Kontext mit den Menschen, die sie umgeben: Freunden, Pflégern, Ärzten, Psychologen. Der Titel von Schauspiel und Oper benennt den Moment in den frühen Morgenstunden, wenn die Medikamente nachlassen und sich der Nebel der Depression lichtet.

In diesem Sinn verfährt das Stück. "4.48 Psychosis" hat keine Handlung, im weitesten Sinn verknüpft es Elemente aus dem Krankheitsprotokoll und innere Monologe. Die sich daraus ergebende Struktur greift der britische Komponist in 24



Szenen auf, die vom Prinzip her der traditionellen Nummernoper ähneln: Da flankiert ein aggressiver Kirmeswalzer die Verbalinjurien "Fuck you!", da begleitet ein scheinbar ganz banaler, langsamer Walzer Selbstreflexionen der Protagonistin, überlagert von einer Folie von Streicherclustern. Überhaupt: Hohe, ostinate Störtöne kennzeichnen Venables' Musik – wie ein Tinnitus.

Eine neue

Form des Rezitativs

Am berührendsten sind die Gespräche zwischen der Patientin und ihrer Ärztin. Man sieht sie eingebledet, man hört sie in Form von Morsetönen, erzeugt von einer großen Trommel und einem hohen Klangstab. Fast scheint es, als habe der Komponist versucht, eine neue Form des Rezitativs zu erschaffen. Richard Baker und die Musiker des Philharmonischen Orchesters Straßburg tauchen tief in die kammermusikalische Partitur ein. Der Orchesterpart (inklusive der wichtigen Live-Elektronik) ist ein sprechender, der die bewussten und unterbewussten Ebenen der Depression klingen lässt. Venables' Klangsprache ist deutlich entfernt von vielem, was die kontinentale europäische Avantgarde derzeit hervorbringt. Dazu gehört auch der oft lyrische Duktus. Sechs Frauenstimmen, drei Soprane und drei Mezzosoprane, übernehmen raumübergreifend die einzelnen Parts; ganz bewusst ist die Zuordnung zweitrangig, denn hier sollen Ichs und Über-Ichs ihren Ausdruck finden. Gweneth-Ann Rand steht im Mittelpunkt des Geschehens, sie sang die Partie der zentralen Figur Gwen schon bei der Uraufführung vor drei Jahren in London. Mit Robyn Allegra Parton, Susanna Hurrell, Samantha Price, Rachael Lloyd und Lucy Schauer (in der Rolle ihrer Ärztin) präsentiert sich bei der französischen Erstaufführung ein filigran vokal aufeinander abgestimmtes Ensemble.

Zu erleben ist Ted Huffmans Uraufführungsinszenierung: ein schlichter weißer Raum mit Tisch und Stühlen, anonym, kalt, wie man sich eine Klinik vorstellt. Darüber thront das Orchester als Mitspieler. Natürlich ist das schwer verdauliche Kost. Doch die Oper nach Sarah Kanes Stück lohnt den Besuch. Sie klagt nicht an, sie bezieht nicht Partei. Aber sie lehrt ein Gefühl, das modernen Gesellschaften immer mehr abhandenzukommen scheint: Empathie.

Weitere Aufführungen: 20., 21., 22. September.



## Aufwühlendes Psychogramm: Philip Venables Oper „4.48 Psychosis“ in Straßburg

[Kritik](#)



(nmz) -

Echte Partystimmung kommt im Straßburger Opernhaus nicht auf, als nach der französischen Erstaufführung von Philip Venables Oper „4.48 Psychosis“ der „Opernwelt“-Chefredakteur Albrecht Thiemann gemeinsam mit Bertrand Rossi, stellvertretender Geschäftsführer des Hauses, die Bühne betritt, um die Elsässische Rheinoper (Straßburg, Colmar, Mulhouse) gemäß der Jahresumfrage von 50 Kritikern als „Opernhaus des Jahres“ auszuzeichnen. Zu heftig waren die vergangenen 90 Minuten, in denen die Hauptfigur von ihren Depressionen erzählt, in denen das Publikum mit extremen musikalischen Mitteln die äußeren und inneren Vorgänge in einer Psychiatrie vor Augen und Ohren geführt bekommt. Georg Rudiger fasst zusammen.

19.09.2019 - Von [Georg Rudiger](#)

Gerade wegen dieser mutigen, klugen, breit gefächerten Programmauswahl der am 30. Mai verstorbenen Intendantin Eva Kleinitz geht dieser wichtige Kritikerpreis zum ersten Mal überhaupt nach Straßburg. Die kommenden zwei Spielzeiten hat die profilierte, umtriebige Theatermacherin noch geplant. Eine ähnlich innovative Nachfolge für sie zu finden, wird schwierig sein.

„4.48 Psychosis“ ist das letzte Drama der englischen Autorin Sarah Kane, die sich kurz nach dessen Fertigstellung im Februar 1999 das Leben nahm. Auch die Protagonistin des Stücks wählt am Ende den Freitod, auch sie hat wie die Autorin Depressionen. Das autobiographische Drama erzählt von Selbsthass und Verzweiflung, von Panik und Apathie.

Philip Venables hat aus diesem aufwühlenden Psychogramm eine einaktige Oper gemacht, die der Protagonistin (bewegend: Gweneth-Ann Rand) noch fünf weitere Frauen (Robyn Allegra Parton, Susanna Hurrell, Samantha Price, Rachael Lloyd, Lucy Schauer) zur Seite stellt – Ärztinnen, Mitpatientinnen oder auch Spiegelungen des Ichs. Alle tragen die gleiche Kleidung: Jeans, T-Shirt und Weste (Ausstattung: Hannah Clark). Nach der deutschen Erstaufführung der Oper in Dresden im Frühjahr des Jahres ist in Straßburg die originale Londoner Uraufführungsproduktion vom Royal Opera House Covent Garden aus dem Jahr 2016 in der Regie von Ted Huffmann (Wiedereinstudierung: Elayce Ismail) zu sehen. Das aus Streichern, Flöten, drei Saxofonen, Klavier und Synthesizer, Akkordeon und Schlagzeug bestehende Philharmonische Orchester Straßburg (Leitung: Richard Baker) ist auf dem Dach der Psychiatrie platziert. Die entspannte Lounge-Musik, die zu Beginn über die Lautsprecher im Zuschauerraum erklingt, wird bis zur Schmerzgrenze hochgedreht, ehe „4.48 Psychosis“ mit einer heftigen Selbstanklage beginnt. Gweneth-Ann Rand wechselt zwischen Stöhnen, Sprechen und Singen. „Ich bin eine totale Versagerin. Ich kann nicht essen, ich kann nicht lieben. Um 4.48 Uhr werde ich mich umbringen.“ Sirenen treffen auf ruppige Saxofone. Die Musik wechselt zwischen heftigen Attacken und Schockstarre, wenn die Spannung in einem tiefen Flötenton nachklingt.

Die Musik von Philip Venables setzt auf radikale Zuspitzung. Manche Einwürfe sind, was die Lautstärke angeht, allerdings nicht ohne Gehörschutz zu ertragen. Die sechs Frauen können sich zum Chor formieren oder sich zu Einzelstimmen aufsplitten. In diesem Gesang ist noch ein Rest Menschlichkeit und ein wenig



Hoffnung zu spüren. Die Dialoge zwischen der Patientin und der Ärztin werden dagegen stumm geführt. Die einzelnen Worte erscheinen, von zwei Schlagzeugerinnen präzise gehämmert, an der weißen Wand. Sprache wird zu bloßem Rhythmus. Die Empathie ist gleich Null. Auch die nüchternen Gesprächsprotokolle, die um die Medikation kreisen und kühl die Symptomatik der Patientin beschreiben, werden zu rhythmischen Strukturen. Am Ende zitiert der Komponist das „Agnus Dei“ aus Johann Sebastian Bachs h-Moll Messe. „Wem ich nie begegnete, das bin ich!“, lauten die letzten Worte der Protagonistin. Dann stellt sie sich auf einen Tisch, um sich zu erhängen.

- Weitere Vorstellungen: 20./21. Sept., 20 Uhr, 22. Sept., 15 Uhr. Karten unter [www.operanationaldurhin.eu](http://www.operanationaldurhin.eu)



## KULTUR

FREITAG, 20. SEPTEMBER 2019

# Selbsthass zu ruppigen Rhythmen

Eindringlicher Operauftritt in Straßburg mit Sarah Kanes Suiziddrama „4.48 Psychosis“

Von Georg Rudiger

Echte Partystimmung kommt im Straßburger Opernhaus nicht auf, als nach der französischen Erstaufführung von Philip Venables Oper „4.48 Psychosis“ der „Opernwelt“-Chefredakteur Albrecht Thiemann gemeinsam mit Bertrand Rossi, stellvertretender Geschäftsführer des Hauses, die Bühne betritt, um die elsässische Rheinoper (Straßburg, Colmar, Mulhouse) gemäß der Jahresumfrage von 50 Kritikern als „Opernhaus des Jahres“ auszuzeichnen. Zu heftig waren die vergangenen 90 Minuten, in denen die Hauptfigur von ihren Depressionen erzählt, in denen das Publikum mit extremen musikalischen Mitteln die äußeren und inneren Vorgänge in einer Psychiatrie vor Augen und Ohren geführt bekommt.

Gerade wegen dieser mutigen, klugen, breit gefächerten Programmauswahl der am 30. Mai verstorbenen Intendantin Eva Kleinitz geht dieser wichtige Kritikerpreis zum ersten Mal überhaupt nach Straßburg. Die kommenden zwei Spielzeiten hat die profilierte, umtriebige Theatermacherin noch geplant. Eine ähnlich innovative Nachfolge für sie zu finden, wird schwierig sein.

„4.48 Psychosis“ ist das letzte Drama der englischen Autorin Sarah Kane, die sich kurz nach dessen Fertigstellung im Februar 1999 das Leben nahm. Auch die Protagonistin des Stücks wählt am Ende den Freitod, auch sie hat wie die Autorin Depressionen. Das autobiografische Drama erzählt von Selbsthass und Verzweiflung, von Panik und Apathie. Philip Venables hat aus diesem aufwühlenden Psychogramm eine einaktige Oper gemacht, die der Protagonistin (bewegend: Gweneth-Ann Rand) noch



Spiegelungen eines Ichs in der Psychiatrie? Den identisch gekleideten Sängerinnen wird in der aufwühlenden Saisonpremiere von „Psychosis“ viel abverlangt. Foto: Beck/Opéra du Rhin

fünf weitere Frauen (Robyn Allegra Parton, Susanna Hurrell, Samantha Price, Rachael Lloyd, Lucy Schauer) zur Seite stellt – Ärztinnen, Mitpatientinnen oder auch Spiegelungen des Ichs. Alle tragen die gleiche Kleidung: Jeans, T-Shirt und Weste (Ausstattung: Hannah Clark).

Nach der deutschen Erstaufführung der Oper in Dresden im Frühjahr ist in Straßburg die originale Londoner Uraufführungsproduktion von 2016 in der Regie von Ted Huffmann (Wiedereinstudierung: Elayce Ismail) zu sehen. Das aus Streichern, Flöten, drei Saxofonen, Klavier und Synthesizer, Akkordeon und Schlagzeug bestehende Philharmonische Orchester Straßburg (Leitung: Richard Baker) ist auf dem Dach der Psychiatrie platziert.

Die entspannte Lounge-Musik, die zu Beginn über die

Lautsprecher im Zuschauer- raum erklingt, wird bis zur Schmerzgrenze hochgedreht, ehe „4.48 Psychosis“ mit einer heftigen Selbstanklage beginnt. Gweneth-Ann Rand wechselt zwischen Stöhnen, Sprechen und Singen. „Ich bin eine totale Versagerin. Ich kann nicht essen, ich kann nicht lieben. Um 4.48 Uhr werde ich mich umbringen.“ Sirenen treffen auf ruppige Saxofone. Die Musik wechselt zwischen heftigen Attacken und Schockstarre, wenn die Spannung in einem tiefen Flötenton nachklingt.

Die Musik von Philip Venables setzt auf radikale Zuspitzung. Manche Einwüfe sind, was die Lautstärke angeht, allerdings nicht ohne Gehörschutz zu ertragen. Die sechs Frauen können sich zum Chor formieren oder sich zu Einzelstimmen aufsplitten. In diesem Gesang sind noch ein Rest

Menschlichkeit und ein wenig Hoffnung zu spüren. Die Dialoge zwischen der Patientin und der Ärztin werden dagegen stumm geführt. Die einzelnen Worte erscheinen, von zwei Schlagzeugerinnen präzise gehämmert, an der weißen Wand. Sprache wird zu bloßem Rhythmus. Die Empathie ist gleich Null.

Auch die nüchternen Gesprächsprotokolle, die um die Medikation kreisen und kühl die Symptomatik der Patientin beschreiben, werden zu rhythmischen Strukturen. Am Ende zitiert der Komponist das „Agnus Dei“ aus Johann Sebastian Bachs h-Moll Messe. „Wem ich nie begegnete, das bin ich!“, lauten die letzten Worte der Protagonistin. Dann stellt sie sich auf einen Tisch, um sich zu erhängen (weitere Vorstellungen am 20./21. 9., 20 Uhr, sowie 22. 9., 15 Uhr).



## Les voix éclatées

4 / 4

### 4.48 Psychosis - Strasbourg

Par [Yannick Boussaert](#) | ven 20 Septembre 2019 | [Imprimer](#)

En faisant le choix d'adapter l'ultime pièce de Sarah Kane *4.48 psychosis*, parfois interprétée comme la lettre de suicide de la plus radicale des dramaturges anglaises contemporaines, **Philip Venables** faisait un choix audacieux pour son premier opéra, créé en 2016 à Londres. Audacieux par son sujet mais surtout audacieux de par sa forme. La prose de Kane ne définit aucun personnage, colle des souvenirs, des notes médicales, imite un dialogue qu'elle rompt aussitôt, etc. En somme, elle représente sur le papier tout ce qui pourrait faire un mauvais livret d'opéra (et souvent encore des textes similaires, le génie en moins, sont mis en musique). Mais du papier à la scène, il peut se produire une étincelle : c'est là tout le talent de ce jeune compositeur. Tout en conservant l'aspect éclaté du texte, en ne retirant pas un mot de la pièce, Philip Venables parvient à donner la cohérence, le souffle et le récit nécessaire grâce à une composition truculente, faite de collage instrumentaux, d'humour – comme ces deux percussions qui « disent » le dialogue patient/soignant en même temps que le texte est projeté sur la scène – de recours à la voix enregistrée, à la rythmique de la voix parlée et, bien entendu, à une écriture vocale qui oscille du tranchant saccadé atonal à l'arioso baroque. En formation réduite, l'orchestre souligne et ponctue autant qu'il commente. Quelques interludes qui feraient penser à des fanfares de village (on pense aussi à Chostakovitch ou même Berg) viennent égayer les longues énonciations de nombres et de verbes violents écrits par Kane. Paradoxalement, alors que ce théâtre inspiré par les travaux d'Artaud ne pourrait se réaliser que dans une liberté formelle totale, c'est le carcan de la musique, de la composition, de la baguette du chef etc. qui lui donne une de ses plus probantes incarnations vivantes. Philip Venables réussit génialement le pari de transformer l'opéra en « art cruel » et en fait un Uranus qui mange et digère, non plus ses enfants, mais sa génitrice.



© Klara Beck

Le succès revient aussi en large part aux interprètes qui doivent suivre ce chemin de crête à la lettre et surtout à la seconde près. Caler les sons et les effets visuels (surtitrages projetés, flash etc.), les pupitres instrumentaux, les départs des chanteuses situées en contrebas de l'orchestre relève de la gageure. **Richard Baker** à la baguette des instrumentistes de l'**Orchestre philharmonique de Strasbourg** retenus pour l'aventure s'y emploie avec un art consommé. De même, **Ted Huffman** propose une scénographie humble : une pièce blanche, trois portes, une table et des chaises. Il se concentre sur les vies intérieures de cette âme en peine qui dialoguent, se cajolent et se confrontent. Il apporte du sens en permanence sans en imposer un seul définitif et participe de cette alchimie qui sublime le poème en spectacle vivant.

Enfin, les six chanteuses engagées dans cette psychose sont proprement bluffantes d'engagement scénique et vocal. **Gweneth-Ann Rand**, en tant que corps principal, retient forcément l'attention d'autant que son soprano s'appuie sur un médium charnu du meilleur effet. Mais ce serait faire injure à **Lucy Schauer** dont le mezzo ample sert la « voix de la raison » ou à celui plus délicat de **Samantha Rice**, ou encore à **Robyn Allegra Parton**, **Susanna Hurrell** et **Rachael Lloyd** qui chevauchent les écarts pièges de la partition et poétisent les quelques ariosos qui enluminent les instants de répit.

Coïncidence, cette première française avait lieu le jour même de la création de son deuxième opus lyrique *Denis & Katya* à Philadelphie, une œuvre bientôt représentée en France puisqu'elle est coproduite par l'Opéra de Montpellier.



## "4.48 Psychosis", de Philip Venables : voyage au cœur de la dépression mentale, à l'Opéra national du Rhin

Pour lancer sa nouvelle saison, l'Opéra de Strasbourg a choisi de plonger les spectateurs dans les affres de la dépression mentale avec "4.48 Psychosis" Philip Venables, un opéra à la fois sombre et poétique.



4.48 Psychosis" de Philip Venables - ONR (CAPTURE D'ÉCRAN FRANCE 3)

[Stéphane Hilarion](#) Rédaction CultureFrance Télévisions

Mis à jour le 19/09/2019 | 10:45

publié le 19/09/2019 | 10:45

Partager [Twitter](#) Partager [Envoyer](#)

LA NEWSLETTER ACTU Nous la préparons pour vous chaque matin

Un opéra moderne traitant de la dépression. C'est le pari osé qu'a fait l'Opéra national du Rhin pour ouvrir sa nouvelle saison. Une œuvre du compositeur anglais Philip Venables tirée de la pièce éponyme de sa compatriote, la dramaturge Sarah Kane, disparue en 1999 à seulement 28 ans.

*"A 4h48 / quand le désespoir fera sa visite / je me pendrai / au son du souffle de mon amour."* Quelques semaines après avoir écrit ces mots, Sarah Kane est retrouvée morte dans un hôpital londonien, pendue avec ses lacets. A 28 ans, elle venait d'achever l'écriture de sa cinquième et ultime pièce de théâtre, *4.48 Psychosis*, qui évoque de manière poignante le combat d'une femme contre cette maladie qui la ronge inexorablement : la dépression.

Pendant 90 minutes, vous la voyez à différents stades de tension émotionnelle, physique. Vous voyez son angoisse, ses moments d'espoir, et énormément de beauté dans cette production, malgré la noirceur du sujet. Elayce Ismail Responsable de la reprise

### Les voix intérieures de l'héroïne

La pièce a été montée pour la première fois en juin 2000 près d'un an et demi après la mort de Sarah Kane. Et c'est en 2016 que le compositeur anglais Philip Venables a créé cet opéra au Lyric Theatre Hammersmith de Londres puis repris ensuite au Royal Opera House. Une production conçue par le jeune metteur en scène américain Ted Huffman, qui place sur scène six femmes interprétant les voix intérieures de l'héroïne.

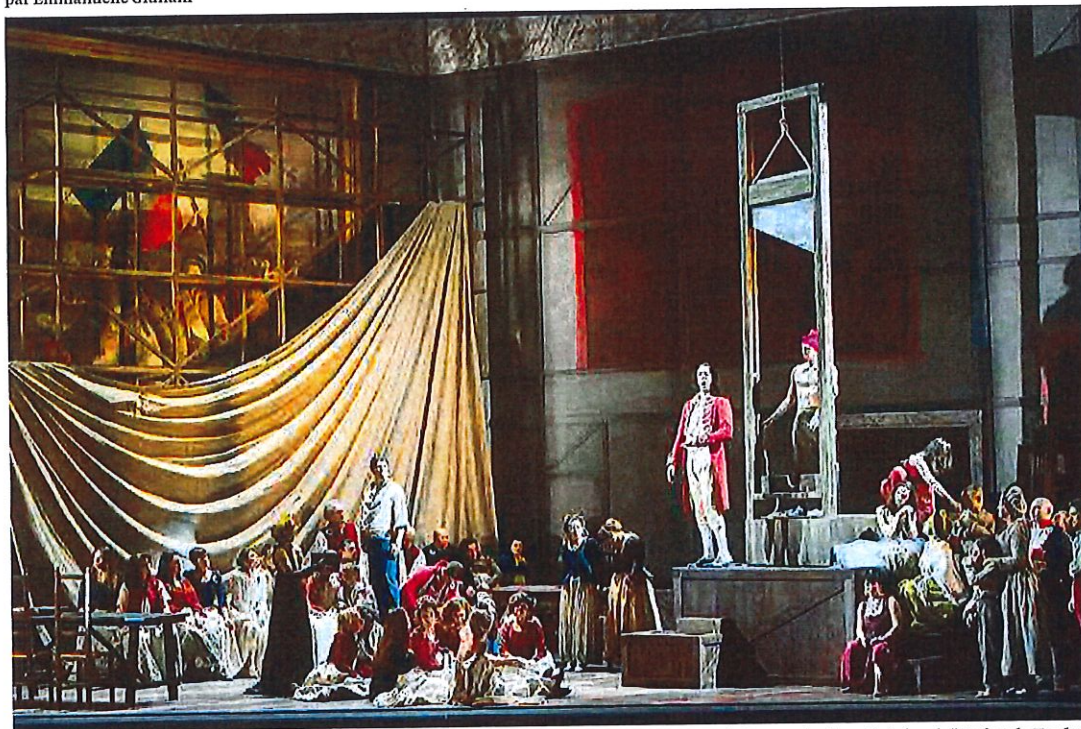
Pour cette création à l'Opéra national du Rhin, l'Orchestre philharmonique de Strasbourg est dirigé Richard Baker, l'un des compositeurs et chefs d'orchestre britanniques les plus en vue de sa génération. Il a déjà dirigé à deux reprises *4.48 Psychosis*. L'opéra est en anglais, surtitré en français et allemand et accessible à partir de 12 ans. Il est présenté dans le cadre du [festival Musica](#) qui se déroule jusqu'au 5 octobre dans la capitale alsacienne.



# Une rentrée lyrique à pleine voix

Alors que l'Opéra de Paris poursuit les festivités de son 350<sup>e</sup> anniversaire, l'art lyrique résonne partout en France, témoignant de la belle vitalité des théâtres en région. Autant de spectacles qui déclencheront les passions, les lyricomanes n'étant pas les derniers à s'enflammer pour défendre ou pourfendre mises en scène et chanteurs.

Dossier réalisé  
par Emmanuelle Giuliani



Ci-dessus, Andrea Chénier, à l'Opéra de Toulon.  
Rolando Paolo Guerzoni

## Révolution à Toulon

André Chénier, poète qui chanta la Révolution avant d'être broyé par elle, devient, dans l'opéra créé à la Scala de Milan en 1896 par Umberto Giordano, un ténor plein de tendresse, de flamme et de courage. Airs de bravoures et de sentiments comme le bouleversant *La mamma morta*, envolées chorales et duo passionnés jalonnent une partition d'une redoutable efficacité. *Andrea Chénier* exige des gosiers d'or et d'acier et une direction musicale qui enrobe les voix et embrase le drame. À Toulon, le poète et sa belle Madeleine sont incarnés par Gustavo Porta et Cella Costea tandis que l'orchestre est placé sous la direction de Jurjen Hempel. La mise en scène – qui requiert panache et art de manier les foules – est signée Nicola Berloffà.

Du 11 au 15 octobre.  
Rens. : 04.94.92.70.78  
et operadetoulon.fr

## Un Rossini très français à Lyon

Héros helvétique quasi mythique, Guillaume Tell est aussi le protagoniste d'un ouvrage créé par Rossini à Paris en 1829, suivant le schéma ambitieux et solennel du grand opéra français. Enjeux politiques, élans populaires et émois amoureux nourrissent un livret foisonnant et une musique vibrante, riche de pages chorales et orchestrales mémorables (une éblouissante ouverture !) et d'airs contemplatifs et mélodieux. On peut faire confiance au chef italien Daniele Rustioni, vif et délicat, précis et éloquent, pour porter haut les couleurs de cette production mise en scène par Tobias Kratzer. Nicola Alaimo dans le rôle-titre et John Osborn dans celui, redoutable, d'Arnold s'inscrivent dans une distribution vocale prometteuse.

Du 5 au 17 octobre. Rens. : 04.69.85.54.54 et opera-lyon.com

## Chaste déesse au Capitole

Marquée à jamais par l'interprétation de Maria Callas, *Norma* de Bellini rayonne dans le ciel lyrique comme l'incarnation du belcanto dans ce qu'il offre de plus suave mais aussi de plus ardent. Le Théâtre du Capitole de Toulouse est légitimement réputé pour le soin apporté au choix des voix : nouvelle illustration avec cette affiche qui réunit Marina Rebeka (*Norma*) et Karine Deshayes (*Adalgisa*), amantes rivales dans le cœur du Romain Polione. Pour cette nouvelle production, Anne Delbée – qui travailla avec Maurice Béjart et Antoine Vitez – signe la mise en scène. Les remarquables chœur et orchestre du Capitole sont dirigés par Giampaolo Bisanti, chef réputé pour sa connaissance du répertoire italien.

Du 26 septembre au 10 octobre. Rens. : 05.61.63.13.13 et theatreducapitole.fr



Marina Rebeka est *Norma*  
au Théâtre du Capitole. Jannis Delnats

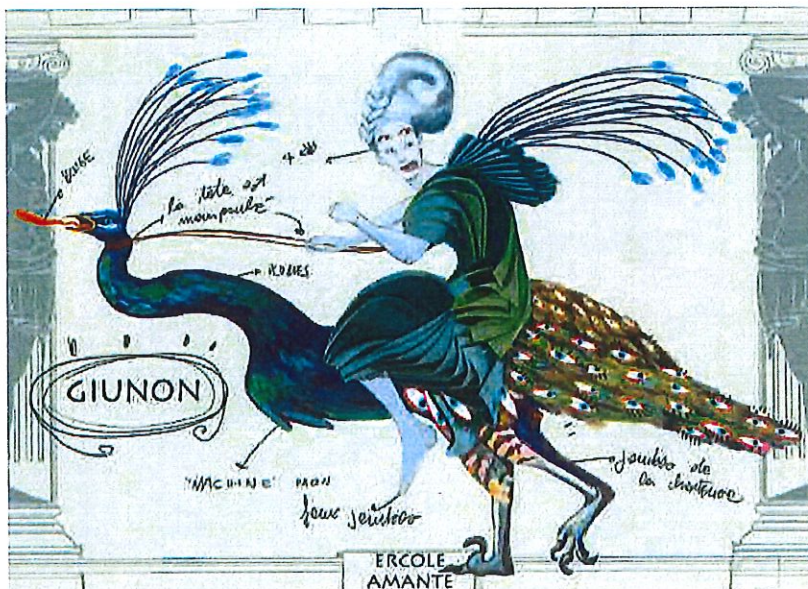


La Croix - mardi 17 septembre 2019

CULTURE

21

L'Opéra-Comique hors des sentiers battus



Au cœur de Paris, la salle Favart séduit les amateurs de rareté et d'inédit. Cette rentrée 2019 en est la preuve avec une création contemporaine et une redécouverte de l'époque baroque. Voici, pour commencer, *L'inondation* de Francesco Filidei (né en 1973) sur un texte et dans une mise en scène de Joël Pommérat. Où il est question du lien rompu au sein d'un couple tandis que montent inexorablement les eaux de la Neva (1). Place ensuite à *Ercolo amante* du Vénitien Francesco Cavalli, fable mythologique créée à Paris pour les noces de Louis XIV. Une partition scintillante qui verra Raphaël Pichon dans la fosse et les formidables Valérie Lesort et Christian Hecq à la mise en scène (2).

(1) Du 27 septembre au 3 octobre.  
(2) Du 4 au 10 novembre,  
puis à Versailles et Bordeaux.  
Rens. : 01.70.23.01.31  
et opera-comique.com

À droite,  
4.48 *Psychosis*  
de Philip Venables,  
à l'Opéra du Rhin.  
Stephen Cummiskey

Et aussi...

La fabuleuse *Flûte enchantée* de Mozart à l'Opéra de Marseille, du 24 septembre au 6 octobre.  
*L'onirique Indian Queen* de Purcell à l'Opéra de Lille, du 5 au 12 octobre.  
*L'historique Richard Cœur de Lion* de Grétry à l'Opéra royal de Versailles, du 10 au 13 octobre.  
Le spectaculaire *Sigurd* de Reyer à l'Opéra de Nancy, du 14 au 17 octobre.  
Le fantastique *Freischütz* de Weber au Théâtre des Champs-Élysées à Paris, du 19 au 23 octobre.



À Strasbourg, la dépression sublimée

Les voix intérieures d'une jeune fille fragile en quête de sens et l'amour impossible d'une créature des eaux pour un prince de la terre. L'héroïne de *4.48 Psychosis* de Philip Venables (né en 1979), sur un texte de la dramaturge anglaise Sarah Kane, et celle de *Rusalka* de Dvorak partagent un même sentiment de mal-être et de solitude dans un monde complexe, voire hostile. L'opéra, créé en 2016 à Londres, est placé sous la direction musicale de Richard Baker et dans une mise en scène de Ted Huffman (1) tandis que le chef-d'œuvre de Dvorak, émouvant et onirique, est confié au duo Antony Hermus (dans la fosse) et Nicola Raab à la mise en scène (2). Cette programmation du début d'automne témoigne de la politique artistique singulière et raffinée d'Eva Kleinitz, directrice de l'Opéra du Rhin prématurément disparue en mai dernier.

(1) Du 18 au 22 septembre.  
(2) Du 18 au 26 octobre puis les 8 et 10 novembre à La Filature de Mulhouse.  
Rens. : operanationaldurhin.eu

La Bastille aux couleurs des « Indes galantes »

Un Turc magnanime, des Incas fanatiques, des fêtes persanes oniriques et des « Sauvages » dans une forêt d'Amérique... Les *Indes galantes* de Rameau, créées en 1735, illustrent magnifiquement le genre de l'opéra-ballet où musique et danse s'allient pour éblouir le spectateur. Irrésistible quand elle « pulse » et tout aussi fascinante dans ses pages élégiaques, l'œuvre investit l'immense Bastille (un défi) avec une distribution éblouissante: Julie Fuchs, Sabine Devieille, Jodie Devos, Stanislas de Barbeyrac, Mathias Vidal, sous la direction musicale de Leonardo García Alarcón. On imagine aussi que la première mise en scène lyrique du réalisateur Clément Cogitore fera couler beaucoup d'encre, dans sa relecture « ethnologique » au prisme des années 2010 et des danses de rue de ces *Indes* emblématiques du siècle des Lumières.

Du 26 septembre au 15 octobre.  
Rens. : 08.92.89.90.90 et operadeparis.fr

essentiel

Télévision —  
Le « Cinéma de minuit » continue

sans Patrick Brion  
Dans une pétition en ligne, de nombreuses personnalités du 7<sup>e</sup> art, dont Ariane Ascaride ou Cédric Klapisch, s'indignent de « la volonté de France Télévisions de se séparer de Patrick Brion, créateur et inoubliable voix du « Cinéma de minuit » ». L'émission est maintenue, assure France 5 qui la diffuse depuis le début de l'année, mais le successeur de celui qui éclairait les nuits des cinéphiles insomniaques depuis 1976 n'est pas encore désigné.

Fiction TV  
Le festival de La Rochelle révèle son palmarès

Arte et France Télévisions sortent vainqueurs du palmarès de la 21<sup>e</sup> édition du Festival de la fiction TV de La Rochelle. Deux séries du service public ont été récompensées par le jury. *Une belle histoire*, récit de trois couples aux destins croisés, et *Mental*, série sur la pédopsychiatrie bientôt disponible sur sa plateforme Slash. *Temps de chien*, histoire d'un capitaine à la dérive, obtient pour Arte le prix du meilleur téléfilm. *Lost in Transplants*, série froufrou mêlant histoire d'amour et hip-hop, a été couronnée dans la catégorie Web. Trois séries européennes (suisse, finlandaise et espagnole) ont été également distinguées.

Agenda —  
Festival littéraire dans le Doubs

À Besançon, le festival Livres dans la boucle sélectionne ses ouvrages favoris de la rentrée littéraire pour trois journées de lectures, cafés littéraires, animations jeunesse, projections, les 20, 21 et 22 septembre. Les festivaliers retrouveront notamment au programme de cette édition les auteurs Atiq Rahimi, président de l'événement, et Sorj Chalandon qui proposera au public de participer à une grande dictée, le samedi 21 septembre.  
Entrée libre.  
Rens. : livresdanslaboucle.fr

sur la-croix.com  
— Une nouvelle plateforme propose des livres audio en streaming



# A Strasbourg, le festival Musica prend un coup de jeune

Stéphane Roth, son nouveau directeur de 37 ans, a impliqué spectateurs et étudiants dans la programmation de l'événement

## MUSIQUE

À la différence de ses devancières, la 37<sup>e</sup> édition du festival Musica, qui se tient à Strasbourg du 20 septembre au 5 octobre, ne cherche pas à dégager des lignes de force au regard de l'histoire. Alors que la programmation de 2018 avait profité de la commémoration du cinquantième anniversaire de Mai 68 pour revenir sur la musique novatrice des *sixties*, celle de 2019 semble ne relever d'aucune intention panoramique. Elle s'apparente à un ensemble d'archipels développés autour de quelques îlots d'importance, reconnus ou non. Stéphane Roth, qui dirige le festival depuis janvier, a beaucoup voyagé depuis la fin de ses études de musicologie pour apprécier sur le terrain les nouveaux enjeux de la musique contemporaine. La première édition qu'il signe à Musica résulte de ces pérégrinations formatrices.

Si John Cage (piano préparé avec déclinaison chorégraphique) et Luigi Nono (aboutissement théâtral d'un engagement politique) émergent (le 22) du premier week-end de la manifestation, ils illustrent un projet précis et non une orientation générale. Il en va de même, quelques jours plus tard, pour Philip Glass, avec l'opéra-culte *Einstein on the Beach*, et pour Hugues Dufourt, avec un portrait en trois concerts. Le coup de projecteur sur Glass s'accompagne d'une mise en lumière d'un autre représentant du minimalisme américain, Julius Eastman, et l'hommage à Dufourt donne lieu à un rapprochement avec Tristan Murail, l'un de ses compagnons d'armes de la révolution spectrale. Pour autant, la tendance esthétique ne détermine pas le contenu de Musica.

### Approche «générationnelle»

La provenance géographique des créateurs – bien au-delà des particularismes nationaux – permet, en revanche, de dégager un critère de programmation selon Stéphane Roth. « Depuis 2008, des changements importants se sont produits en Allemagne, et la France s'en est rarement fait l'écho », constate le successeur de Jean-Dominique Marco, avant de prendre en exemple le cas des cours d'été pour la nouvelle musique de l'Institut de musique de Darmstadt (Hesse), qui n'a plus rien à voir avec son passé de temple de la modernité postsérielle. Plus au nord, à Oslo, un autre festival, Ultima, a changé de dimension pour se hisser au premier plan de la scène européenne.

Des compositeurs qui résident à Berlin, tels le Français François Sarhan et la Britannique Rebecca Saunders, ou qui enseignent sur le sol germanique, à l'image de l'Irlandaise Jennifer Walshe, à

## Parmi les invités, des artistes trentenaires qui prônent une sorte de mise à jour de la recherche musicale

Stuttgart, et de l'Allemand Alexander Schubert, à Hambourg, ballent une programmation internationale qui prévaut aussi chez les interprètes.

Les Belges des ensembles Nadar (experts en applications numériques d'ordre visuel) et Zwerm (quatuor de guitares électriques), les Norvégiens du collectif Verdensteatret (entre installation et performance) et d'autres artistes exerçant « hors du tronc de la musique contemporaine » ont été invités à Musica pour témoigner d'une nouvelle approche de la création que Stéphane Roth qualifie de « générationnelle ». Des trentenaires – comme lui, né la même année que le festival – qui prônent une sorte de mise à jour de la recherche musicale.

### Une académie des spectateurs

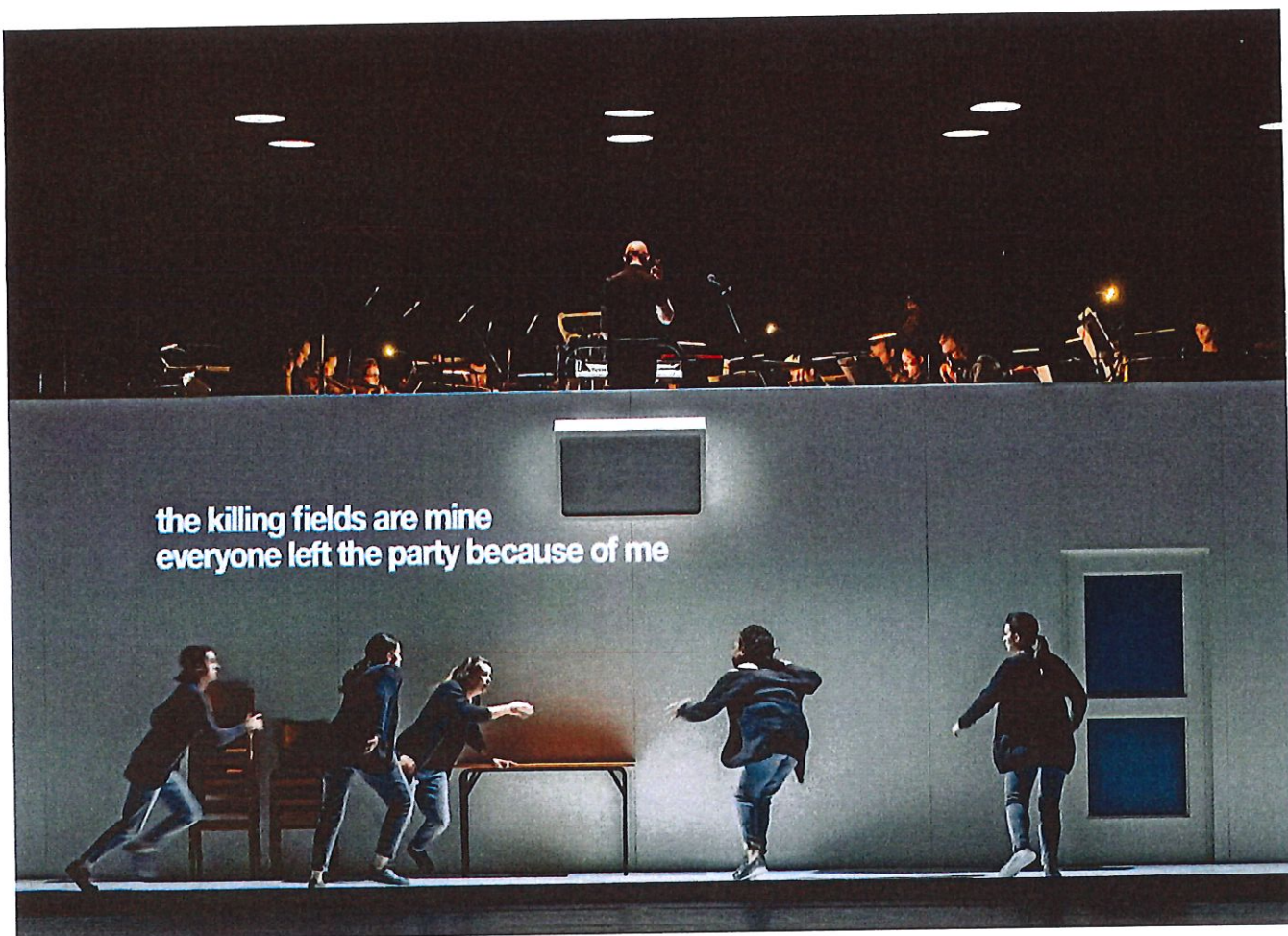
L'institution Musica, aussi, va vivre cette année une phase de réinitialisation. Le public y sera davantage impliqué. Il l'est même depuis la mi-août s'il fréquente le QG du festival, lieu convivial où, autour d'un verre, il peut réagir à la programmation. « Nous avons d'ores et déjà d'excellents retours, se réjouit Stéphane Roth, tant de la part de ceux qui ne fréquentaient plus Musica depuis plusieurs années que de la part des nouveaux venus. » Une académie des spectateurs a ainsi été inaugurée, et certains concerts ont été entièrement programmés par le public. Enfin, par une frange du public, qui a pris la question à bras-le-corps, courant février, dans le cadre d'une action validée par l'université de Strasbourg : une douzaine d'étudiants de diverses disciplines (de la musicologie à la biologie, en passant par les langues) ont collaboré avec une quinzaine d'artistes pour monter plusieurs concerts en travaillant à chaque maillon de la chaîne de production, communication et médiation comprises.

L'un d'entre eux sera peut-être un jour directeur de Musica. « *Jes-père!* », s'exclame Stéphane Roth qui ne compte pas s'arrêter en si bon chemin dans l'intégration de tous les publics puisque, dans le cadre d'un laboratoire d'écoute, des musiques spécifiques seront proposées à des malentendants. ■

PIERRE GERVASONI

Musica, du 20 septembre  
au 5 octobre, Strasbourg.  
Festivalmusica.fr





Allein auf der Party und selbst dran schuld: Die Protagonistin in Philip Venables „4.48 psychosis“ kämpft mit Depressionen.

Foto Klara Beck

## Abschiedssymphonie mit tödlichem Ende

**S**TRASSBURG, 19. September traubung ist die neue Kapitale der Oper. Gerade ist die Opéra national du Rhin, zu der auch die Spielstätten in Colmar und Mulhouse gehören, von der Zeitschrift „Opernwelt“ zum Opernhaus des Jahres gekürt worden. Die Auszeichnung ist in erster Linie eine postume Ehrung für die im Mai dieses Jahres viel zu früh verstorbene Intendantin Eva Kleinitz. Mit ihrer Ausrichtung der Straßburger Bühne als „europäisches Opernhaus“, mit ihrem ausgefallenen Spielplan der Entdeckungen gewann sie alle Sympathien der Fachwelt und Opernliebhaber. Ihre Persönlichkeit ist vielen Weggefährten als „Lichtgestalt“ in Erinnerung geblieben, wie in der Hommage zu ihrem Gedenken nachzulesen ist. Überbracht wurde die Auszeichnung von Chefredakteur Albrecht Thiemann unmittelbar nach der französischen Erstausführung von „4.48 psychosis“ des englischen Komponisten Philip Venables – eine Übernahme der Londoner Uraufführungs-Inszenierung von Ted Huffman aus dem Jahr 2016.

In seltener Koinzidenz geht es auch in diesem Musikdrama um den Tod einer Frau – Sarah Kane, der englischen Skandal-Autorin, die sich mit achtundzwanzig Jahren erhängte. „4.48“ bedeutet exakt jene Uhrzeit, in der die von schweren Depressionen heimgesuchte Autorin aufwachte und geistige Klarheit verspürte, bis sie die nächste Medikamentengabe wieder sedierte. Der Text dieser Kammeroper für ein Ensemble aus sechs kunstvoll ineinander verwobenen Frauenstimmen wird wie ein Menetekel an die weiße Büh-

Straßburg ist die neue Opernhauptstadt: Die Opéra national du Rhin präsentiert das Musikdrama „4.48 psychosis“ von Philip Venables, und die Plattform Arte concert ihre grandiosen Pläne.

nenwand projiziert (Bühnenbild Hannah Clark) und liest sich oft wie eine Diagnose aus dem Lehrbuch der Psychologie. Venables Musik, die sich synkretistisch zwischen Pop und Kammermusik bewegt und von Richard Baker hellwach dirigiert wird, ist nicht nur Krankheitsbefund, sondern auch Therapie: nach einem letzten Hass- und Gewaltausbruch gibt sie mit Kinderlied und Bachzitat der Hoffnung und dem Mitleiden Raum.

Was Venables dem Stück mit nur zwölf Musikern des Straßburger Opernorchesters und dem Technikteam für Einspielungen und Verstärkung an orchestralem Raffinement entlockt, ist ein veritables Anti-Depressivum: eine vor allem rhythmisch bestimmte Musik mit zwei seitlich positionierten großen Trommeln, die den Sprachrhythmus wie Morsezeichen aufnehmen. Plötzlich blitzt Kirmesmusik auf; Saxophongeschwader, Geräusche wie bei einem Sen-

derausfall, Keyboard, Glocken, Horrormusik, Sakralaura. Unterstützt von einer krassen Lichtdramaturgie folgt die Musik einem nichtlinearen Verlauf zwischen Angst, Liebes- und Todessehnsucht und Einsamkeit. Das Finale gleich einer Abschiedssinfonie en miniature mit tödlichem Ausgang. Nach und nach verlassen die Protagonistinnen die Bühne, verstummen die Instrumentalisten. Was bleibt, ist ein Seufzer.

Eine zweite Institution macht Straßburg zur Opernkapitale: der Sender Arte, der ein Zeichen gegen den grassierenden Kulturpessimismus und den resignativen Trend der öffentlich-rechtlichen Sender setzt. Mit der digitalen Plattform Arte concert erfüllt sich für Wolfgang Bergmann, Koordinator von Arte/ZDF und Geschäftsführer von Arte Deutschland, eine langgehegte Vision: die Schaffung eines europäischen Musikkanals, der jetzt mit vielen neuen Ideen ausgebaut wird. Zu den beiden Hauptsprachen Französisch und Deutsch kommen Italienisch, Spanisch, Englisch und Polnisch. Damit hofft man, etwa siebzig Prozent der europäischen Nutzer zu erreichen. Und das Angebot lässt sich sehen – bis zu tausend Konzerte werden pro Jahr von Arte übertragen, bei fünf Livestreams pro Woche.

Natürlich nicht nur Klassik. Mit Stolz verweist man auf die Heavy Metal-Community, die ähnlich spezialisiert und anspruchsvoll sei wie die Operngemeinde. Zwei Highlights richten sich speziell an diese: arte opera und die „Summer Festivals“ mit Übertragungen aus den einschlägigen Festspielorten wie Salzburg, Aix-en-Provence, Baden-Baden, Luzern. Eine voriges Jahr abgeschlossene Kooperation

mit zweiundzwanzig europäischen Opernhäusern von Helsinki bis Madrid, von Wexford in Irland bis Budapest ermöglicht jeden Monat neue Produktionen, wobei man Wert darauf legt, nicht nur Repertoirerenner wie „La Traviata“ oder „Die Zauberflöte“ abzubilden. Ganz mutig ist man im November dieses Jahres, wenn ein Querschnitt aus dem Querschnitt präsentiert wird: neunzig Minuten aus dem dreitägigen Stockhausen-Fest „Aus Licht“ in Amsterdam (FAZ vom 6. Juni 2019). Aus Straßburg selbst kommt „Maria de Buenos Aires“ von Astor Piazzolla, aus Prag die tschechische Nationaloper „Dalibor“ von Bedrich Smetana, aus Wien die „Leonore“, die Erstfassung von Beethovens „Fidelio“.

Auch für das Beethoven-Jubiläum hat sich Arte concert ein besonderes Event ausgedacht, die Aufführung aller neun Sinfonien am 21. Juni 2020, stündlich ab 13 Uhr, „from all over Europe“. Den Anfang macht Bonn, allerdings nicht mit dem dort ansässigen Beethoven-Orchester, sondern mit dem Mahler Chamber Orchestra. Das große Finale mit der Neunten um 21 Uhr ist den Wiener Philharmonikern unter Andris Nelsons vorbehalten. Außerdem wird auf arte concert eine globale Sicht auf Beethoven eingerichtet, ein kompletter Kanon seiner Werke mit Opuszahlen, gestaffelt nach jederzeit abrufbarem Hauptwerk, erweitertem und unbekanntem Repertoire, das nicht das ganze Jahr über verfügbar sein wird. Für den Kenner ist freilich dieses Kapitel, für dessen Einspielung auch hochbegabte Studenten engagiert wurden, das wichtigste. Vielleicht verirrt sich sogar einmal ein Wacken-Fan dorthin.

LOTTE THALER



[Oper, Premierenbesprechungen](#)

## Die Straßburger Opéra du Rhin eröffnet die Saison mit Philip Venables *Psychosis 4.48* und feiert sich als Opernhaus des Jahres!

19. September 2019 Sabine Weber [Schreibe einen Kommentar](#)



*Was für ein „Europa-Tag“ in Straßburg! Das dort beheimatete ARTE-Studio lädt europaweit Journalisten ein, um seine TV Konzert- und Opernsaison bekannt zu geben. ARD Journalisten sind ebenfalls vor Ort, um Tuchfühlung mit neu nominierten EU Ministern aufzunehmen, und, nach einem kaiserlicher Spätsommerwettertag, wird auch noch bekannt gegeben, dass Strasbourg sein Opernhaus als Opernhaus des Jahres feiern darf! Die Umfrage der Zeitschrift Opernwelt hat die Opéra du Rhin mit seinen Spielstätten in Strasbourg, Colmar und Mulhouse als ein Haus gewürdigt, das sich als „Opéra d'Europe“ versteht und „durch Entdeckerfreude, originelle Programme, vorbildliche Repertoirepflege sowie kreativen Esprit Aufsehen erregt!“ (Von Sabine Weber)*



Foto: Klara Beck



(18. September 2019, Opéra du Rhin, Strasbourg) Und an diesem besonderen Tag beweist die Straßburger Oper, was diese Würdigung hier konkret heißt. Für die Eröffnungspremiere der Saison 19/20 Philip Venables' Kammeroper „Psychosis 4.48“ im großen Haus zu bringen, beweist Mut! Und den hat die verstorbene Intendatin Eva Kleinitz gehabt, die das Stück noch geplant hat!

Denn in diesem Stück gibt es keinen Paukenschlag mit Jubel oder Opulenz. Im Gegenteil, Depression und Suizidgefährdung sind zwar brandaktuelle, aber schockierende Themen. Der britische Komponist Venables hat es gewagt, das in einer Kammeroper für Sopransextett, Instrumentalensemble und elektronischen Einspielungen zur Sprache zu bringen. Damit fordert er zur Auseinandersetzung mit Tabu-Themen auf einer unerwarteten Ebene heraus. Die Vorlage ist ebenso sensationell wie einmalig. Denn noch nie ist ein Sarah Kane Stück vertont worden. Hier: Sarah Kanes letztes Theaterstück „Psychosis 4.48“, in welchem sie schonungslos eigenen Depressionen und erschütternden Erfahrungen in der Psychiatrie sprachgewaltig oder aphoristisch in 24 Szenen offenbart. Monologisch, dialogisch mit sich selbst, in Fetzen und Ausbrüchen zu einem literarischen Drama überhöht. Was für ein erfolgreiches Musiktheater ist daraus geworden! Die deutsche Erstaufführung in der Übersetzung von Durs Grünbein – Grünbein hat alle Kane-Dramen übersetzt – ist letztes Jahr in Dresden an der Semper Zwei mit einem Spezialensemble am Start frenetisch gefeiert worden. (Siehe [klassikfavori-Kritik](#) auch mit weiteren Details zur Musik und zum Stück) Strasbourg hat sich die französische Erstaufführung – im englischen Original – gesichert und beweist jetzt die Repertoire-Tauglichkeit an einem festen Haus. Erstmals zeichnen Mitglieder eines Opernorchesters, Streicher und Bläser des Orchestre philharmonique de Strasbourg mit Akkordeonverstärkung und Synthesizer für Orgel- und Cembaloklänge für die Venables-Musik verantwortlich. Über dem Bühnenbild sichtbar platziert entfesseln die 12 Musiker\*innen unter Richard Baker die immer wieder überraschenden Sounds, *crazy* Intermezzi oder klanglich motivisch gesteuerten Klänge, liefern sie passgerecht zu den Sprech- und Musikeinspielungen, alles muss bei Venables ineinandergreifen. Eine geniale Erfindung sind die mehrmals gehämmert oder gepaukten, einmal auch gesägten, Dialogabrisse zwischen Arzt und Patient. Jeder Schlag ist eine Silbe, die im Duktus des Sprachrhythmus auf die Wand projiziert erscheint, bis sich Sätze formen. Die kommen in Strasbourg allerdings nicht ganz so eindrücklich wie an der Semper Zwei. Die Schlagzeugerin der Arztpartie wirkt zu wenig engagiert und nicht als Teil der Inszenierung. Obwohl sie ganz vorne, quasi über, fast im Bühnenbild steht. Auf der Bühne ist das Ensemble um so mehr mit großem Einsatz dabei. Drei der Sopranistinnen haben die Uraufführung 2016 im Lyric Hammersmith mitgesungen. Das gesamte Sextett des Abends hat sich bei der zweiten Londoner Aufführung gefunden, die nach dem Erfolgsdebüt sofort angesetzt wird. Angeführt von Gweneth-Ann Rands warmer Mezzostimme. Spitzentöne und sphärische Linien liefert Robyn Allegra Parton. Mit dem wie ein Stillstandsmoment im Stile altenglischer Lautenlieder eingestreuten Song erobert Rachel Lloyd die Zuhörer. In dem psychotisch-weiß leeren Raum mit Stühlen arbeiten sich die Sängerinnen szenisch aneinander ab. Sie würgen sich, sie verfolgen sich, sie werfen sich hin. Und röcheln und atmen auch schon einmal im Kollektiv. Die von Huffman entwickelten Aktionen bleiben allerdings eher abstrakt. Ganz im Gegensatz zu der Inszenierung von Tobias Heyder an der Semper Zwei. Heyder hat sich an Ausdeutungen der Szenen gewagt. Beispielsweise bei der erschütternden Psychopharmaka-Szene, wo die von Ärzten verordneten Dosierungen und ihre Nebenwirkungen, bildlich als Geschenke verpackt, zur Büchse der Pandora werden. Auch den Doktorkittel lässt er überziehen. Die in der Psychiatrie angewendeten Zahlentests haben an der Semper Zwei real



Foto: Klara Beck



stattgefunden. (Siehe [klassikfavori-Kritik](#)) In Strasbourg werden abnehmende Zahlen filmisch abgespult. Hufmanns Regie, für Strasbourg umgesetzt von Elayce Ismail, lässt das Ensemble eher als eine Person agieren. Das verleiht den auskomponierten Madrigalszenen wiederum mehr Ensemble-Kraft, lässt auch mehr Konzentration auf die immer wieder assoziative Freiräume öffnende Musik zu.

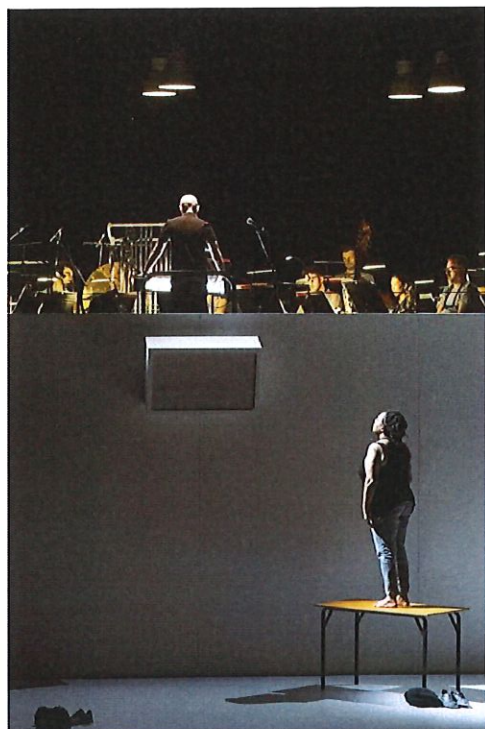


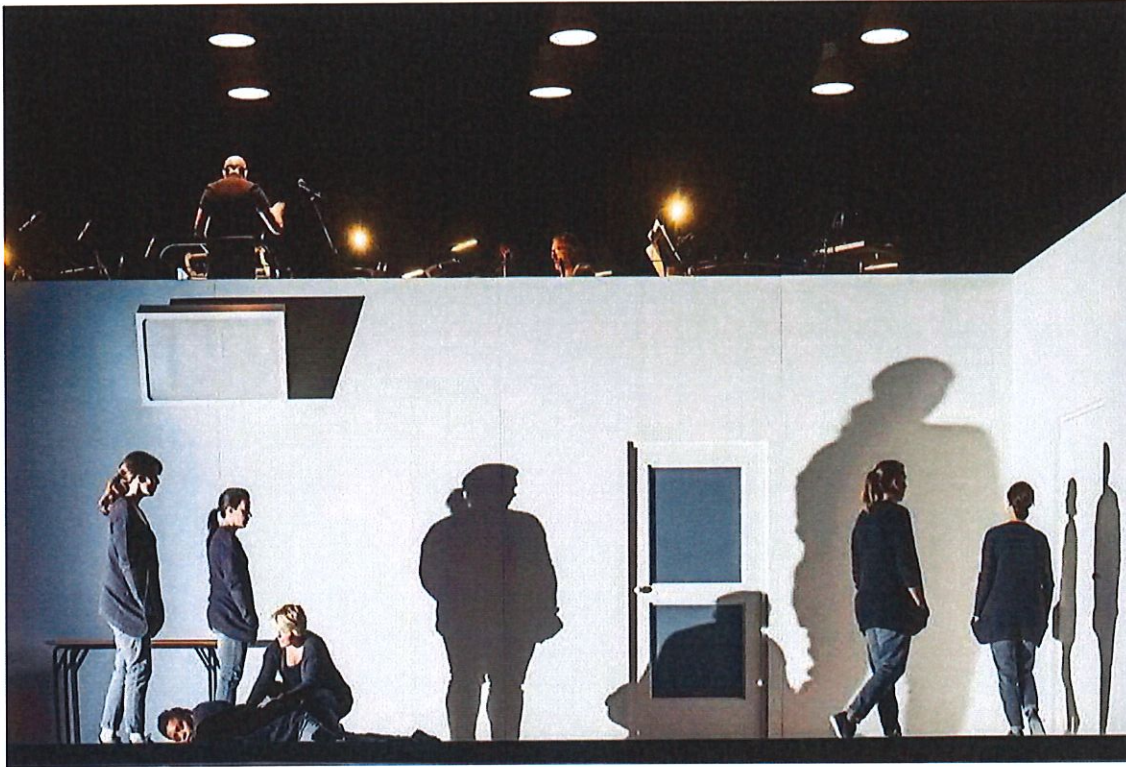
Foto: Klara Beck

Zum Schluss steht Gweneth-Ann Rand dennoch allein, in ihrer Jeans und im schwarzen Hemd auf dem Tisch. Von den anderen „Ichs“ – alle gleich gekleidet – sind lediglich ein Schuhpaar und daneben geworfene Strickjacken übrig. Spätestens nach den Worten „Ich habe kein Verlangen nach dem Tod. Welcher Selbstmörder hätte das...“ wird einem richtig mulmig. Zum Äußersten kommt es nicht. „Please open the curtains!“ sind die letzten Worte. Will sagen: „hört auf, jetzt ist genug!!“ Das Licht geht aus. Könnte das als ein von Kane vage angedeuteter Hoffnungsschimmer gelten? Auch wenn ihr Fall hoffnungslos geblieben ist, Venables Kammeroper ist ein Appell an die Auseinandersetzung mit solchen Fällen. Ein Appell, Empathie für die Menschen aufzubringen, deren Probleme wir vielleicht mit nicht so starkem Ausschlag, wieder erkennen könnten. Das wird angenommen! Der Applaus am Ende ist groß und einhellig. Für das Gesangssextett, für die Musiker\*innen, für Dirigent Richard Baker, übrigens ein Weggefährte Venables und ebenfalls Komponist. Natürlich auch für das Opernwagnis, das Eva Kleinitz eingegangen ist. Nur war der Applaus vielleicht nicht lang genug. Denn nach zwei Vorhängen stehen schon die Redner auf der Bühne, um die Frohe Botschaft der Kür der Opéra du Rhin zum Opernhaus des Jahres 2019 zu verkünden. Die Stimmung schlägt sofort in eine andere um, vielleicht auch gut so! Nur wo war eigentlich das Erfindungs-Duo hinter „Psychosis 4.48“, Philip Venables und Ted Huffman? Sie erleben just an diesem Abend die Weltpremiere ihrer neuen Opernkreation „Denis & Katja“ an der Opera in Philadelphia. Philip Venables als Komponist, Ted Huffman dieses Mal als Regisseur und als Librettist. Also noch einmal: Was für ein Tag!



Saisoneneröffnung in Straßburg

## Morsezeichen aus dem Nebel – "4.48 Psychosis" an der Rheinoper aus Krankheitsprotokoll, inneren Monologen und sprechendem Orchesterpart: Mit Philip Venables' Oper "4.48 Psychosis" eröffnet die Rheinoper in Straßburg ihre neue Spielzeit.



Über-Ichs im Kampf mit der Depression: Szene aus „4.48 Psychosis“ Foto: Klara Beck

ichs und

Hintergrundmusik. Belanglose, banale Klänge, wie man sie von Flughäfen, Restaurants oder großen Einkaufszentren kennt. Mit kaum wahrnehmbarem Gedudel beginnt Philip Venables' Oper "4.48 Psychose". Bis die Muzak-Klänge, immer lauter und immer lauter, über die Schmerzgrenze hinausdringen. Ein Aufschrei. So wie das ganze Stück.

Die Elsässische Rheinoper, frisch gekürtes Opernhaus des Jahres, hat sich mit dem 2016 in London uraufgeführten Musiktheater für einen unbequemen Saisonstart entschieden. Es basiert auf dem gleichnamigen Schauspiel der britischen Dramatikerin Sarah Kane, die mit 28 Jahren freiwillig aus dem Leben schied. Freiwillig? Das Miterleben von "4.48 Psychosis" (so der Originaltitel) lässt die Felder Selbstbestimmtheit und Zwang vollends verschwimmen. Kanes Stück schildert die unerträglichen psychischen und physischen Schmerzen, die eine an Depression leidende junge Frau erleidet – gerade auch im Kontext mit den Menschen, die sie umgeben: Freunden, Pflégern, Ärzten, Psychologen. Der Titel von Schauspiel und Oper benennt den Moment in den frühen Morgenstunden, wenn die Medikamente nachlassen und sich der Nebel der Depression lichtet.

In diesem Sinn verfährt das Stück. "4.48 Psychosis" hat keine Handlung, im weitesten Sinn verknüpft es Elemente aus dem Krankheitsprotokoll und innere Monologe. Die sich daraus ergebende Struktur greift der britische Komponist in 24



Szenen auf, die vom Prinzip her der traditionellen Nummernoper ähneln: Da flankiert ein aggressiver Kirmeswalzer die Verbalinjurien "Fuck you!", da begleitet ein scheinbar ganz banaler, langsamer Walzer Selbstreflexionen der Protagonistin, überlagert von einer Folie von Streicherclustern. Überhaupt: Hohe, ostinate Störtöne kennzeichnen Venables' Musik – wie ein Tinnitus.

Eine neue

Form des Rezitativs

Am berührendsten sind die Gespräche zwischen der Patientin und ihrer Ärztin. Man sieht sie eingebledet, man hört sie in Form von Morsetönen, erzeugt von einer großen Trommel und einem hohen Klangstab. Fast scheint es, als habe der Komponist versucht, eine neue Form des Rezitativs zu erschaffen. Richard Baker und die Musiker des Philharmonischen Orchesters Straßburg tauchen tief in die kammermusikalische Partitur ein. Der Orchesterpart (inklusive der wichtigen Live-Elektronik) ist ein sprechender, der die bewussten und unterbewussten Ebenen der Depression klingen lässt. Venables' Klangsprache ist deutlich entfernt von vielem, was die kontinentale europäische Avantgarde derzeit hervorbringt. Dazu gehört auch der oft lyrische Duktus. Sechs Frauenstimmen, drei Soprane und drei Mezzosoprane, übernehmen raumübergreifend die einzelnen Parts; ganz bewusst ist die Zuordnung zweitrangig, denn hier sollen Ichs und Über-Ichs ihren Ausdruck finden. Gweneth-Ann Rand steht im Mittelpunkt des Geschehens, sie sang die Partie der zentralen Figur Gwen schon bei der Uraufführung vor drei Jahren in London. Mit Robyn Allegra Parton, Susanna Hurrell, Samantha Price, Rachael Lloyd und Lucy Schauer (in der Rolle ihrer Ärztin) präsentiert sich bei der französischen Erstaufführung ein filigran vokal aufeinander abgestimmtes Ensemble.

Zu erleben ist Ted Huffmans Uraufführungsinszenierung: ein schlichter weißer Raum mit Tisch und Stühlen, anonym, kalt, wie man sich eine Klinik vorstellt. Darüber thront das Orchester als Mitspieler. Natürlich ist das schwer verdauliche Kost. Doch die Oper nach Sarah Kanes Stück lohnt den Besuch. Sie klagt nicht an, sie bezieht nicht Partei. Aber sie lehrt ein Gefühl, das modernen Gesellschaften immer mehr abhandenzukommen scheint: Empathie.

Weitere Aufführungen: 20., 21., 22. September.



## Aufwühlendes Psychogramm: Philip Venables Oper „4.48 Psychosis“ in Straßburg

[Kritik](#)



(nmz) -

Echte Partystimmung kommt im Straßburger Opernhaus nicht auf, als nach der französischen Erstaufführung von Philip Venables Oper „4.48 Psychosis“ der „Opernwelt“-Chefredakteur Albrecht Thiemann gemeinsam mit Bertrand Rossi, stellvertretender Geschäftsführer des Hauses, die Bühne betritt, um die Elsässische Rheinoper (Straßburg, Colmar, Mulhouse) gemäß der Jahresumfrage von 50 Kritikern als „Opernhaus des Jahres“ auszuzeichnen. Zu heftig waren die vergangenen 90 Minuten, in denen die Hauptfigur von ihren Depressionen erzählt, in denen das Publikum mit extremen musikalischen Mitteln die äußeren und inneren Vorgänge in einer Psychiatrie vor Augen und Ohren geführt bekommt. Georg Rudiger fasst zusammen.

19.09.2019 - Von [Georg Rudiger](#)

Gerade wegen dieser mutigen, klugen, breit gefächerten Programmauswahl der am 30. Mai verstorbenen Intendantin Eva Kleinitz geht dieser wichtige Kritikerpreis zum ersten Mal überhaupt nach Straßburg. Die kommenden zwei Spielzeiten hat die profilierte, umtriebige Theatermacherin noch geplant. Eine ähnlich innovative Nachfolge für sie zu finden, wird schwierig sein.

„4.48 Psychosis“ ist das letzte Drama der englischen Autorin Sarah Kane, die sich kurz nach dessen Fertigstellung im Februar 1999 das Leben nahm. Auch die Protagonistin des Stücks wählt am Ende den Freitod, auch sie hat wie die Autorin Depressionen. Das autobiographische Drama erzählt von Selbsthass und Verzweiflung, von Panik und Apathie.

Philip Venables hat aus diesem aufwühlenden Psychogramm eine einaktige Oper gemacht, die der Protagonistin (bewegend: Gweneth-Ann Rand) noch fünf weitere Frauen (Robyn Allegra Parton, Susanna Hurrell, Samantha Price, Rachael Lloyd, Lucy Schauer) zur Seite stellt – Ärztinnen, Mitpatientinnen oder auch Spiegelungen des Ichs. Alle tragen die gleiche Kleidung: Jeans, T-Shirt und Weste (Ausstattung: Hannah Clark). Nach der deutschen Erstaufführung der Oper in Dresden im Frühjahr des Jahres ist in Straßburg die originale Londoner Uraufführungsproduktion vom Royal Opera House Covent Garden aus dem Jahr 2016 in der Regie von Ted Huffmann (Wiedereinstudierung: Elayce Ismail) zu sehen. Das aus Streichern, Flöten, drei Saxofonen, Klavier und Synthesizer, Akkordeon und Schlagzeug bestehende Philharmonische Orchester Straßburg (Leitung: Richard Baker) ist auf dem Dach der Psychiatrie platziert. Die entspannte Lounge-Musik, die zu Beginn über die Lautsprecher im Zuschauerraum erklingt, wird bis zur Schmerzgrenze hochgedreht, ehe „4.48 Psychosis“ mit einer heftigen Selbstanklage beginnt. Gweneth-Ann Rand wechselt zwischen Stöhnen, Sprechen und Singen. „Ich bin eine totale Versagerin. Ich kann nicht essen, ich kann nicht lieben. Um 4.48 Uhr werde ich mich umbringen.“ Sirenen treffen auf ruppige Saxofone. Die Musik wechselt zwischen heftigen Attacken und Schockstarre, wenn die Spannung in einem tiefen Flötenton nachklingt.

Die Musik von Philip Venables setzt auf radikale Zuspitzung. Manche Einwürfe sind, was die Lautstärke angeht, allerdings nicht ohne Gehörschutz zu ertragen. Die sechs Frauen können sich zum Chor formieren oder sich zu Einzelstimmen aufsplitten. In diesem Gesang ist noch ein Rest Menschlichkeit und ein wenig



Hoffnung zu spüren. Die Dialoge zwischen der Patientin und der Ärztin werden dagegen stumm geführt. Die einzelnen Worte erscheinen, von zwei Schlagzeugerinnen präzise gehämmert, an der weißen Wand. Sprache wird zu bloßem Rhythmus. Die Empathie ist gleich Null. Auch die nüchternen Gesprächsprotokolle, die um die Medikation kreisen und kühl die Symptomatik der Patientin beschreiben, werden zu rhythmischen Strukturen. Am Ende zitiert der Komponist das „Agnus Dei“ aus Johann Sebastian Bachs h-Moll Messe. „Wem ich nie begegnete, das bin ich!“, lauten die letzten Worte der Protagonistin. Dann stellt sie sich auf einen Tisch, um sich zu erhängen.

- Weitere Vorstellungen: 20./21. Sept., 20 Uhr, 22. Sept., 15 Uhr. Karten unter [www.operanationaldurhin.eu](http://www.operanationaldurhin.eu)



## KULTUR

FREITAG, 20. SEPTEMBER 2019

# Selbsthass zu ruppigen Rhythmen

Eindringlicher Operauftritt in Straßburg mit Sarah Kanes Suiziddrama „4.48 Psychosis“

Von Georg Rudiger

Echte Partystimmung kommt im Straßburger Opernhaus nicht auf, als nach der französischen Erstaufführung von Philip Venables Oper „4.48 Psychosis“ der „Opernwelt“-Chefredakteur Albrecht Thiemann gemeinsam mit Bertrand Rossi, stellvertretender Geschäftsführer des Hauses, die Bühne betritt, um die elsässische Rheinoper (Straßburg, Colmar, Mulhouse) gemäß der Jahresumfrage von 50 Kritikern als „Opernhaus des Jahres“ auszuzeichnen. Zu heftig waren die vergangenen 90 Minuten, in denen die Hauptfigur von ihren Depressionen erzählt, in denen das Publikum mit extremen musikalischen Mitteln die äußeren und inneren Vorgänge in einer Psychiatrie vor Augen und Ohren geführt bekommt.

Gerade wegen dieser mutigen, klugen, breit gefächerten Programmauswahl der am 30. Mai verstorbenen Intendantin Eva Kleinitz geht dieser wichtige Kritikerpreis zum ersten Mal überhaupt nach Straßburg. Die kommenden zwei Spielzeiten hat die profilierte, umtriebige Theatermacherin noch geplant. Eine ähnlich innovative Nachfolge für sie zu finden, wird schwierig sein.

„4.48 Psychosis“ ist das letzte Drama der englischen Autorin Sarah Kane, die sich kurz nach dessen Fertigstellung im Februar 1999 das Leben nahm. Auch die Protagonistin des Stücks wählt am Ende den Freitod, auch sie hat wie die Autorin Depressionen. Das autobiografische Drama erzählt von Selbsthass und Verzweiflung, von Panik und Apathie. Philip Venables hat aus diesem aufwühlenden Psychogramm eine einaktige Oper gemacht, die der Protagonistin (bewegend: Gweneth-Ann Rand) noch



Spiegelungen eines Ichs in der Psychiatrie? Den identisch gekleideten Sängerinnen wird in der aufwühlenden Saisonpremiere von „Psychosis“ viel abverlangt. Foto: Beck/Opéra du Rhin

fünf weitere Frauen (Robyn Allegra Parton, Susanna Hurrell, Samantha Price, Rachael Lloyd, Lucy Schauer) zur Seite stellt – Ärztinnen, Mitpatientinnen oder auch Spiegelungen des Ichs. Alle tragen die gleiche Kleidung: Jeans, T-Shirt und Weste (Ausstattung: Hannah Clark).

Nach der deutschen Erstaufführung der Oper in Dresden im Frühjahr ist in Straßburg die originale Londoner Uraufführungsproduktion von 2016 in der Regie von Ted Huffmann (Wiedereinstudierung: Elayce Ismail) zu sehen. Das aus Streichern, Flöten, drei Saxofonen, Klavier und Synthesizer, Akkordeon und Schlagzeug bestehende Philharmonische Orchester Straßburg (Leitung: Richard Baker) ist auf dem Dach der Psychiatrie platziert.

Die entspannte Lounge-Musik, die zu Beginn über die

Lautsprecher im Zuschauer- raum erklingt, wird bis zur Schmerzgrenze hochgedreht, ehe „4.48 Psychosis“ mit einer heftigen Selbstanklage beginnt. Gweneth-Ann Rand wechselt zwischen Stöhnen, Sprechen und Singen. „Ich bin eine totale Versagerin. Ich kann nicht essen, ich kann nicht lieben. Um 4.48 Uhr werde ich mich umbringen.“ Sirenen treffen auf ruppige Saxofone. Die Musik wechselt zwischen heftigen Attacken und Schockstarre, wenn die Spannung in einem tiefen Flötenton nachklingt.

Die Musik von Philip Venables setzt auf radikale Zuspitzung. Manche Einwüfe sind, was die Lautstärke angeht, allerdings nicht ohne Gehörschutz zu ertragen. Die sechs Frauen können sich zum Chor formieren oder sich zu Einzelstimmen aufsplitten. In diesem Gesang sind noch ein Rest

Menschlichkeit und ein wenig Hoffnung zu spüren. Die Dialoge zwischen der Patientin und der Ärztin werden dagegen stumm geführt. Die einzelnen Worte erscheinen, von zwei Schlagzeugerinnen präzise gehämmert, an der weißen Wand. Sprache wird zu bloßem Rhythmus. Die Empathie ist gleich Null.

Auch die nüchternen Gesprächsprotokolle, die um die Medikation kreisen und kühl die Symptomatik der Patientin beschreiben, werden zu rhythmischen Strukturen. Am Ende zitiert der Komponist das „Agnus Dei“ aus Johann Sebastian Bachs h-Moll Messe. „Wem ich nie begegnete, das bin ich!“, lauten die letzten Worte der Protagonistin. Dann stellt sie sich auf einen Tisch, um sich zu erhängen (weitere Vorstellungen am 20./21. 9., 20 Uhr, sowie 22. 9., 15 Uhr).



## Les voix éclatées

4 / 4

### 4.48 Psychosis - Strasbourg

Par [Yannick Boussaert](#) | ven 20 Septembre 2019 | [Imprimer](#)

En faisant le choix d'adapter l'ultime pièce de Sarah Kane *4.48 psychosis*, parfois interprétée comme la lettre de suicide de la plus radicale des dramaturges anglaises contemporaines, **Philip Venables** faisait un choix audacieux pour son premier opéra, créé en 2016 à Londres. Audacieux par son sujet mais surtout audacieux de par sa forme. La prose de Kane ne définit aucun personnage, colle des souvenirs, des notes médicales, imite un dialogue qu'elle rompt aussitôt, etc. En somme, elle représente sur le papier tout ce qui pourrait faire un mauvais livret d'opéra (et souvent encore des textes similaires, le génie en moins, sont mis en musique). Mais du papier à la scène, il peut se produire une étincelle : c'est là tout le talent de ce jeune compositeur. Tout en conservant l'aspect éclaté du texte, en ne retirant pas un mot de la pièce, Philip Venables parvient à donner la cohérence, le souffle et le récit nécessaire grâce à une composition truculente, faite de collage instrumentaux, d'humour – comme ces deux percussions qui « disent » le dialogue patient/soignant en même temps que le texte est projeté sur la scène – de recours à la voix enregistrée, à la rythmique de la voix parlée et, bien entendu, à une écriture vocale qui oscille du tranchant saccadé atonal à l'arioso baroque. En formation réduite, l'orchestre souligne et ponctue autant qu'il commente. Quelques interludes qui feraient penser à des fanfares de village (on pense aussi à Chostakovitch ou même Berg) viennent égayer les longues énonciations de nombres et de verbes violents écrits par Kane. Paradoxalement, alors que ce théâtre inspiré par les travaux d'Artaud ne pourrait se réaliser que dans une liberté formelle totale, c'est le carcan de la musique, de la composition, de la baguette du chef etc. qui lui donne une de ses plus probantes incarnations vivantes. Philip Venables réussit génialement le pari de transformer l'opéra en « art cruel » et en fait un Uranus qui mange et digère, non plus ses enfants, mais sa génitrice.



© Klara Beck

Le succès revient aussi en large part aux interprètes qui doivent suivre ce chemin de crête à la lettre et surtout à la seconde près. Caler les sons et les effets visuels (surtitrages projetés, flash etc.), les pupitres instrumentaux, les départs des chanteuses situées en contrebas de l'orchestre relève de la gageure. **Richard Baker** à la baguette des instrumentistes de l'**Orchestre philharmonique de Strasbourg** retenus pour l'aventure s'y emploie avec un art consommé. De même, **Ted Huffman** propose une scénographie humble : une pièce blanche, trois portes, une table et des chaises. Il se concentre sur les vies intérieures de cette âme en peine qui dialoguent, se cajolent et se confrontent. Il apporte du sens en permanence sans en imposer un seul définitif et participe de cette alchimie qui sublime le poème en spectacle vivant.

Enfin, les six chanteuses engagées dans cette psychose sont proprement bluffantes d'engagement scénique et vocal. **Gweneth-Ann Rand**, en tant que corps principal, retient forcément l'attention d'autant que son soprano s'appuie sur un médium charnu du meilleur effet. Mais ce serait faire injure à **Lucy Schauer** dont le mezzo ample sert la « voix de la raison » ou à celui plus délicat de **Samantha Rice**, ou encore à **Robyn Allegra Parton**, **Susanna Hurrell** et **Rachael Lloyd** qui chevauchent les écarts pièges de la partition et poétisent les quelques ariosos qui enluminent les instants de répit.

Coïncidence, cette première française avait lieu le jour même de la création de son deuxième opus lyrique *Denis & Katya* à Philadelphie, une œuvre bientôt représentée en France puisqu'elle est coproduite par l'Opéra de Montpellier.



## "4.48 Psychosis", de Philip Venables : voyage au cœur de la dépression mentale, à l'Opéra national du Rhin

Pour lancer sa nouvelle saison, l'Opéra de Strasbourg a choisi de plonger les spectateurs dans les affres de la dépression mentale avec "4.48 Psychosis" Philip Venables, un opéra à la fois sombre et poétique.



4.48 Psychosis" de Philip Venables - ONR (CAPTURE D'ÉCRAN FRANCE 3)

[Stéphane Hilarion](#) Rédaction CultureFrance Télévisions

Mis à jour le 19/09/2019 | 10:45

publié le 19/09/2019 | 10:45

Partager [Twitter](#) Partager [Envoyer](#)

LA NEWSLETTER ACTU Nous la préparons pour vous chaque matin

Un opéra moderne traitant de la dépression. C'est le pari osé qu'a fait l'Opéra national du Rhin pour ouvrir sa nouvelle saison. Une œuvre du compositeur anglais Philip Venables tirée de la pièce éponyme de sa compatriote, la dramaturge Sarah Kane, disparue en 1999 à seulement 28 ans.

*"A 4h48 / quand le désespoir fera sa visite / je me pendrai / au son du souffle de mon amour."* Quelques semaines après avoir écrit ces mots, Sarah Kane est retrouvée morte dans un hôpital londonien, pendue avec ses lacets. A 28 ans, elle venait d'achever l'écriture de sa cinquième et ultime pièce de théâtre, *4.48 Psychosis*, qui évoque de manière poignante le combat d'une femme contre cette maladie qui la ronge inexorablement : la dépression.

Pendant 90 minutes, vous la voyez à différents stades de tension émotionnelle, physique. Vous voyez son angoisse, ses moments d'espoir, et énormément de beauté dans cette production, malgré la noirceur du sujet. Elayce Ismail Responsable de la reprise

### Les voix intérieures de l'héroïne

La pièce a été montée pour la première fois en juin 2000 près d'un an et demi après la mort de Sarah Kane. Et c'est en 2016 que le compositeur anglais Philip Venables a créé cet opéra au Lyric Theatre Hammersmith de Londres puis repris ensuite au Royal Opera House. Une production conçue par le jeune metteur en scène américain Ted Huffman, qui place sur scène six femmes interprétant les voix intérieures de l'héroïne.

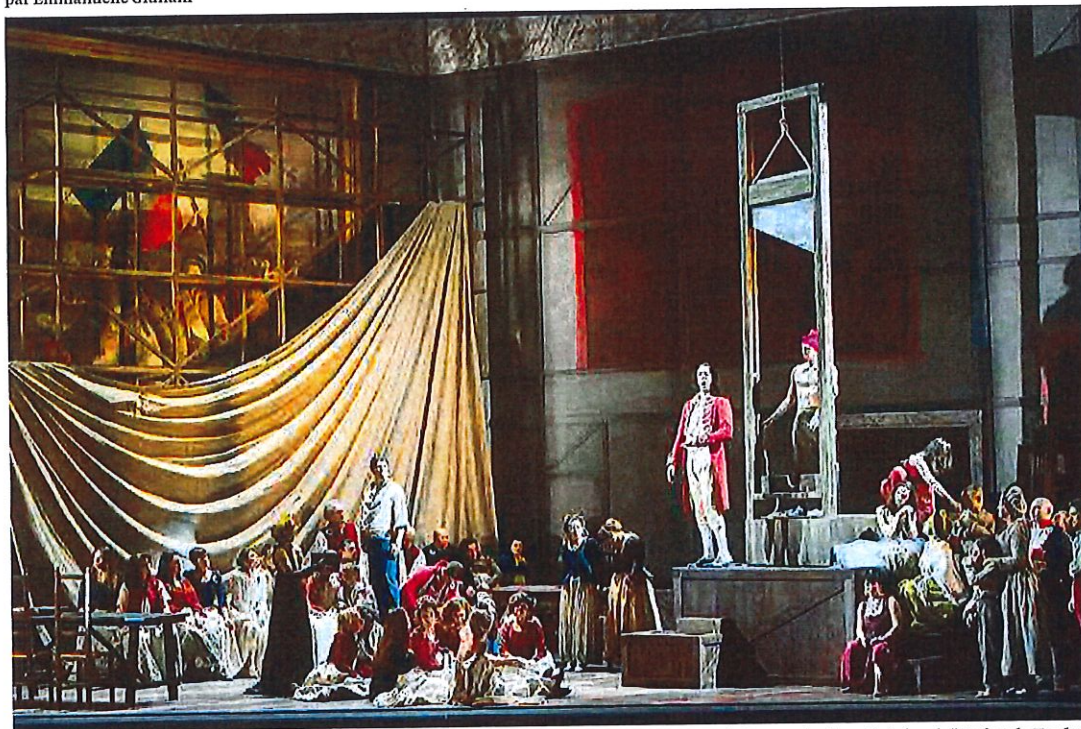
Pour cette création à l'Opéra national du Rhin, l'Orchestre philharmonique de Strasbourg est dirigé Richard Baker, l'un des compositeurs et chefs d'orchestre britanniques les plus en vue de sa génération. Il a déjà dirigé à deux reprises *4.48 Psychosis*. L'opéra est en anglais, surtitré en français et allemand et accessible à partir de 12 ans. Il est présenté dans le cadre du [festival Musica](#) qui se déroule jusqu'au 5 octobre dans la capitale alsacienne.



# Une rentrée lyrique à pleine voix

Alors que l'Opéra de Paris poursuit les festivités de son 350<sup>e</sup> anniversaire, l'art lyrique résonne partout en France, témoignant de la belle vitalité des théâtres en région. Autant de spectacles qui déclencheront les passions, les lyricomanes n'étant pas les derniers à s'enflammer pour défendre ou pourfendre mises en scène et chanteurs.

Dossier réalisé  
par Emmanuelle Giuliani



Ci-dessus, Andrea Chénier, à l'Opéra de Toulon.  
Rolando Paolo Guerzoni

## Révolution à Toulon

André Chénier, poète qui chanta la Révolution avant d'être broyé par elle, devient, dans l'opéra créé à la Scala de Milan en 1896 par Umberto Giordano, un ténor plein de tendresse, de flamme et de courage. Airs de bravoures et de sentiments comme le bouleversant *La mamma morta*, envolées chorales et duo passionnés jalonnent une partition d'une redoutable efficacité. *Andrea Chénier* exige des gosiers d'or et d'acier et une direction musicale qui enrobe les voix et embrase le drame. À Toulon, le poète et sa belle Madeleine sont incarnés par Gustavo Porta et Cella Costea tandis que l'orchestre est placé sous la direction de Jurjen Hempel. La mise en scène – qui requiert panache et art de manier les foules – est signée Nicola Berloffà.

Du 11 au 15 octobre.  
Rens. : 04.94.92.70.78  
et operadetoulon.fr

## Un Rossini très français à Lyon

Héros helvétique quasi mythique, Guillaume Tell est aussi le protagoniste d'un ouvrage créé par Rossini à Paris en 1829, suivant le schéma ambitieux et solennel du grand opéra français. Enjeux politiques, élans populaires et émois amoureux nourrissent un livret foisonnant et une musique vibrante, riche de pages chorales et orchestrales mémorables (une éblouissante ouverture !) et d'airs contemplatifs et mélodieux. On peut faire confiance au chef italien Daniele Rustioni, vif et délicat, précis et éloquent, pour porter haut les couleurs de cette production mise en scène par Tobias Kratzer. Nicola Alaimo dans le rôle-titre et John Osborn dans celui, redoutable, d'Arnold s'inscrivent dans une distribution vocale prometteuse.

Du 5 au 17 octobre. Rens. : 04.69.85.54.54 et opera-lyon.com

## Chaste déesse au Capitole

Marquée à jamais par l'interprétation de Maria Callas, *Norma* de Bellini rayonne dans le ciel lyrique comme l'incarnation du belcanto dans ce qu'il offre de plus suave mais aussi de plus ardent. Le Théâtre du Capitole de Toulouse est légitimement réputé pour le soin apporté au choix des voix : nouvelle illustration avec cette affiche qui réunit Marina Rebeka (*Norma*) et Karine Deshayes (*Adalgisa*), amantes rivales dans le cœur du Romain Polione. Pour cette nouvelle production, Anne Delbée – qui travailla avec Maurice Béjart et Antoine Vitez – signe la mise en scène. Les remarquables chœur et orchestre du Capitole sont dirigés par Giampaolo Bisanti, chef réputé pour sa connaissance du répertoire italien.

Du 26 septembre au 10 octobre. Rens. : 05.61.63.13.13 et theatreducapitole.fr



Marina Rebeka est *Norma*  
au Théâtre du Capitole. Jannis Delnats

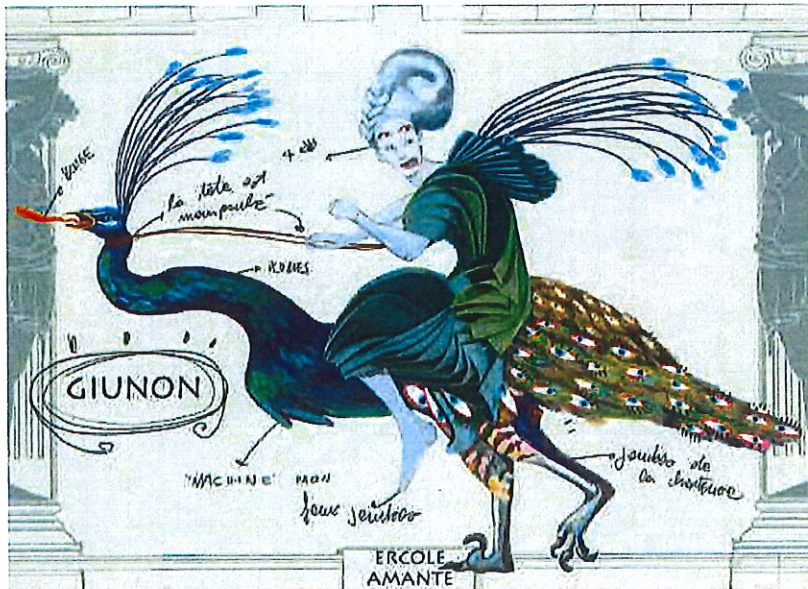


La Croix - mardi 17 septembre 2019

CULTURE

21

L'Opéra-Comique hors des sentiers battus



Au cœur de Paris, la salle Favart séduit les amateurs de rareté et d'inédit. Cette rentrée 2019 en est la preuve avec une création contemporaine et une redécouverte de l'époque baroque. Voici, pour commencer, *L'inondation* de Francesco Filidei (né en 1973) sur un texte et dans une mise en scène de Joël Pommérat. Où il est question du lien rompu au sein d'un couple tandis que montent inexorablement les eaux de la Neva (1). Place ensuite à *Ercole amante* du Vénitien Francesco Cavalli, fable mythologique créée à Paris pour les noces de Louis XIV. Une partition scintillante qui verra Raphaël Pichon dans la fosse et les formidables Valérie Lesort et Christian Hecq à la mise en scène (2).

(1) Du 27 septembre au 3 octobre.  
(2) Du 4 au 10 novembre,  
puis à Versailles et Bordeaux.  
Rens. : 01.70.23.01.31  
et opera-comique.com

À droite,  
4.48 *Psychosis*  
de Philip Venables,  
à l'Opéra du Rhin.  
Stephen Cummiskey

Et aussi...

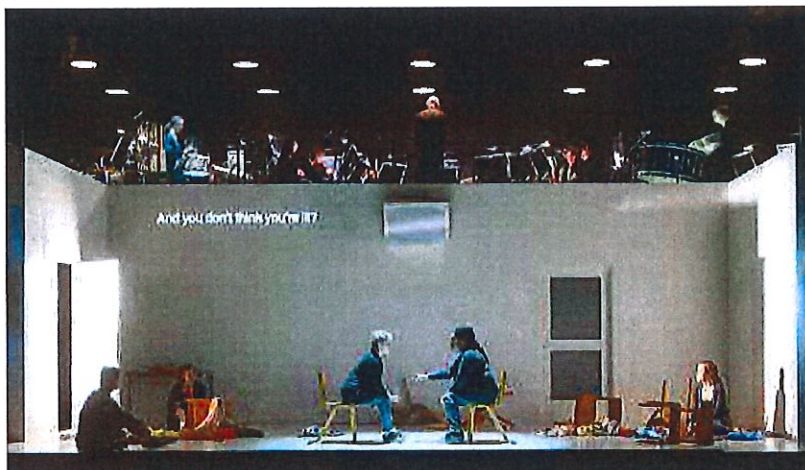
La fabuleuse *Flûte enchantée* de Mozart à l'Opéra de Marseille, du 24 septembre au 6 octobre.  
*L'onirique Indian Queen* de Purcell à l'Opéra de Lille, du 5 au 12 octobre.  
*L'historique Richard Cœur de Lion* de Grétry à l'Opéra royal de Versailles, du 10 au 13 octobre.  
Le spectaculaire *Sigurd* de Reyer à l'Opéra de Nancy, du 14 au 17 octobre.  
Le fantastique *Freischütz* de Weber au Théâtre des Champs-Élysées à Paris, du 19 au 23 octobre.

La Bastille aux couleurs des « Indes galantes »

Un Turc magnanime, des Incas fanatiques, des fêtes persanes oniriques et des « Sauvages » dans une forêt d'Amérique... Les *Indes galantes* de Rameau, créées en 1735, illustrent magnifiquement le genre de l'opéra-ballet où musique et danse s'allient pour éblouir le spectateur. Irrésistible quand elle « pulse » et tout aussi fascinante dans ses pages élégiaques, l'œuvre investit l'immense Bastille (un défi) avec une distribution éblouissante: Julie Fuchs, Sabine Devieille, Jodie Devos, Stanislas de Barbeyrac, Mathias Vidal, sous la direction musicale de Leonardo García Alarcón. On imagine aussi que la première mise en scène lyrique du réalisateur Clément Cogitore fera couler beaucoup d'encre, dans sa relecture « ethnologique » au prisme des années 2010 et des danses de rue de ces *Indes* emblématiques du siècle des Lumières.

Du 26 septembre au 15 octobre.  
Rens. : 08.92.89.90.90 et operadeparis.fr

Ci-dessus,  
dessin de costume  
de Vanessa Sannino  
pour le rôle de Giunon  
dans *Ercole Amante*,  
à l'Opéra-Comique.  
Vanessa Sannino



À Strasbourg, la dépression sublimée

Les voix intérieures d'une jeune fille fragile en quête de sens et l'amour impossible d'une créature des eaux pour un prince de la terre. L'héroïne de *4.48 Psychosis* de Philip Venables (né en 1979), sur un texte de la dramaturge anglaise Sarah Kane, et celle de *Rusalka* de Dvorak partagent un même sentiment de mal-être et de solitude dans un monde complexe, voire hostile. L'opéra, créé en 2016 à Londres, est placé sous la direction musicale de Richard Baker et dans une mise en scène de Ted Huffman (1) tandis que le chef-d'œuvre de Dvorak, émouvant et onirique, est confié au duo Antony Hermus (dans la fosse) et Nicola Raab à la mise en scène (2). Cette programmation du début d'automne témoigne de la politique artistique singulière et raffinée d'Eva Kleinitz, directrice de l'Opéra du Rhin prématurément disparue en mai dernier.

(1) Du 18 au 22 septembre.  
(2) Du 18 au 26 octobre puis les 8 et 10 novembre à La Filature de Mulhouse.  
Rens. : operanationaldurhin.eu

essentiel

Télévision —  
Le « Cinéma de minuit » continue

sans Patrick Brion  
Dans une pétition en ligne, de nombreuses personnalités du 7<sup>e</sup> art, dont Ariane Ascaride ou Cédric Klapisch, s'indignent de « la volonté de France Télévisions de se séparer de Patrick Brion, créateur et inoubliable voix du « Cinéma de minuit » ». L'émission est maintenue, assure France 5 qui la diffuse depuis le début de l'année, mais le successeur de celui qui éclairait les nuits des cinéphiles insomniaques depuis 1976 n'est pas encore désigné.

Fiction TV  
Le festival de La Rochelle révèle son palmarès

Arte et France Télévisions sortent vainqueurs du palmarès de la 21<sup>e</sup> édition du Festival de la fiction TV de La Rochelle. Deux séries du service public ont été récompensées par le jury. *Une belle histoire*, récit de trois couples aux destins croisés, et *Mental*, série sur la pédopsychiatrie bientôt disponible sur sa plateforme Slash. *Temps de chien*, histoire d'un capitaine à la dérive, obtient pour Arte le prix du meilleur téléfilm. *Lost in Transplants*, série froufrou mêlant histoire d'amour et hip-hop, a été couronnée dans la catégorie Web. Trois séries européennes (suisse, finlandaise et espagnole) ont été également distinguées.

Agenda —  
Festival littéraire dans le Doubs

À Besançon, le festival Livres dans la boucle sélectionne ses ouvrages favoris de la rentrée littéraire pour trois journées de lectures, cafés littéraires, animations jeunesse, projections, les 20, 21 et 22 septembre. Les festivaliers retrouveront notamment au programme de cette édition les auteurs Atiq Rahimi, président de l'événement, et Sorj Chalandon qui proposera au public de participer à une grande dictée, le samedi 21 septembre.  
Entrée libre.  
Rens. : livresdanslaboucle.fr

sur la-croix.com  
— Une nouvelle plateforme propose des livres audio en streaming



# A Strasbourg, le festival Musica prend un coup de jeune

Stéphane Roth, son nouveau directeur de 37 ans, a impliqué spectateurs et étudiants dans la programmation de l'événement

## MUSIQUE

La différence de ses devancières, la 37<sup>e</sup> édition du festival Musica, qui se tient à Strasbourg du 20 septembre au 5 octobre, ne cherche pas à dégager des lignes de force au regard de l'histoire. Alors que la programmation de 2018 avait profité de la commémoration du cinquantième anniversaire de Mai 68 pour revenir sur la musique novatrice des *sixties*, celle de 2019 semble ne relever d'aucune intention panoramique. Elle s'apparente à un ensemble d'archipels développés autour de quelques îlots d'importance, reconnus ou non. Stéphane Roth, qui dirige le festival depuis janvier, a beaucoup voyagé depuis la fin de ses études de musicologie pour apprécier sur le terrain les nouveaux enjeux de la musique contemporaine. La première édition qu'il signe à Musica résulte de ces pérégrinations formatrices.

Si John Cage (piano préparé avec déclinaison chorégraphique) et Luigi Nono (aboutissement théâtral d'un engagement politique) émergent (le 22) du premier week-end de la manifestation, ils illustrent un projet précis et non une orientation générale. Il en va de même, quelques jours plus tard, pour Philip Glass, avec l'opéra-culte *Einstein on the Beach*, et pour Hugues Dufourt, avec un portrait en trois concerts. Le coup de projecteur sur Glass s'accompagne d'une mise en lumière d'un autre représentant du minimalisme américain, Julius Eastman, et l'hommage à Dufourt donne lieu à un rapprochement avec Tristan Murail, l'un de ses compagnons d'armes de la révolution spectrale. Pour autant, la tendance esthétique ne détermine pas le contenu de Musica.

### Approche «générationnelle»

La provenance géographique des créateurs – bien au-delà des particularismes nationaux – permet, en revanche, de dégager un critère de programmation selon Stéphane Roth. « Depuis 2008, des changements importants se sont produits en Allemagne, et la France s'en est rarement fait l'écho », constate le successeur de Jean-Dominique Marco, avant de prendre en exemple le cas des cours d'été pour la nouvelle musique de l'Institut de musique de Darmstadt (Hesse), qui n'a plus rien à voir avec son passé de temple de la modernité postsérielle. Plus au nord, à Oslo, un autre festival, Ultima, a changé de dimension pour se hisser au premier plan de la scène européenne.

Des compositeurs qui résident à Berlin, tels le Français François Sarhan et la Britannique Rebecca Saunders, ou qui enseignent sur le sol germanique, à l'image de l'Irlandaise Jennifer Walshe, à

## Parmi les invités, des artistes trentenaires qui prônent une sorte de mise à jour de la recherche musicale

Stuttgart, et de l'Allemand Alexander Schubert, à Hambourg, ballent une programmation internationale qui prévaut aussi chez les interprètes.

Les Belges des ensembles Nadar (experts en applications numériques d'ordre visuel) et Zwerm (quatuor de guitares électriques), les Norvégiens du collectif Verdensteatret (entre installation et performance) et d'autres artistes exerçant « hors du tronc de la musique contemporaine » ont été invités à Musica pour témoigner d'une nouvelle approche de la création que Stéphane Roth qualifie de « générationnelle ». Des trentenaires – comme lui, né la même année que le festival – qui prônent une sorte de mise à jour de la recherche musicale.

### Une académie des spectateurs

L'institution Musica, aussi, va vivre cette année une phase de réinitialisation. Le public y sera davantage impliqué. Il l'est même depuis la mi-août s'il fréquente le QG du festival, lieu convivial où, autour d'un verre, il peut réagir à la programmation. « Nous avons d'ores et déjà d'excellents retours, se réjouit Stéphane Roth, tant de la part de ceux qui ne fréquentaient plus Musica depuis plusieurs années que de la part des nouveaux venus. » Une académie des spectateurs a ainsi été inaugurée, et certains concerts ont été entièrement programmés par le public. Enfin, par une frange du public, qui a pris la question à bras-le-corps, courant février, dans le cadre d'une action validée par l'université de Strasbourg : une douzaine d'étudiants de diverses disciplines (de la musicologie à la biologie, en passant par les langues) ont collaboré avec une quinzaine d'artistes pour monter plusieurs concerts en travaillant à chaque maillon de la chaîne de production, communication et médiation comprises.

L'un d'entre eux sera peut-être un jour directeur de Musica. « *Jes-père !* », s'exclame Stéphane Roth qui ne compte pas s'arrêter en si bon chemin dans l'intégration de tous les publics puisque, dans le cadre d'un laboratoire d'écoute, des musiques spécifiques seront proposées à des malentendants. ■

PIERRE GERVASONI

Musica, du 20 septembre  
au 5 octobre, Strasbourg.  
Festivalmusica.fr



## La depresión al desnudo: 4.48 psychosis en Estrasburgo

Por  
[Opera World](#)

25 septiembre 2019

12

Compartir

Publicidad



4.48 psychosis. Foto: Klara Beck

*La cruda 4.48 psychosis, laureada ópera del británico **Philip Venables**, representada en Estrasburgo en una acertada producción de la Royal Opera House.*

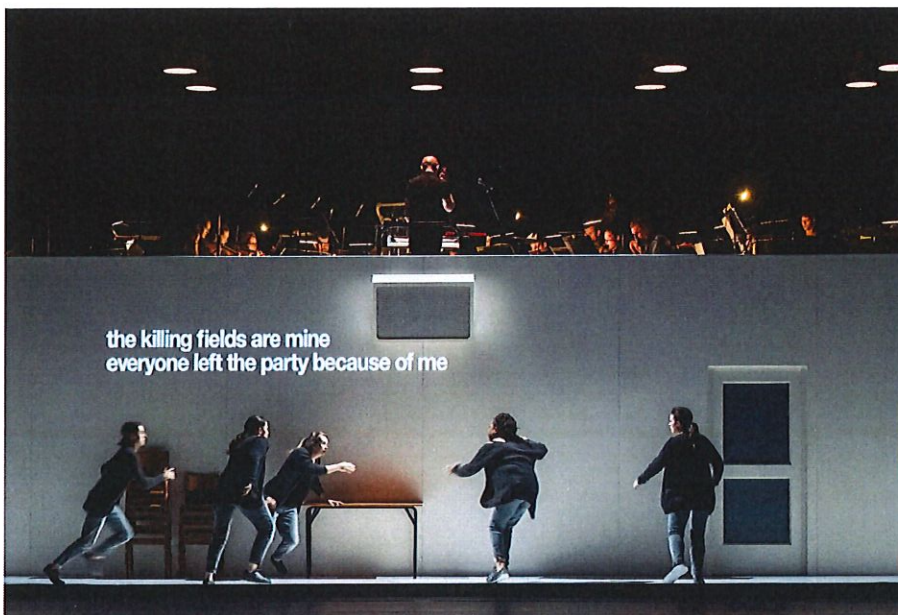
Siempre se aprende algo de cualquier obra. Para alguien que no haya sufrido episodios depresivos, *4.48 psychosis* es un puñetazo en la boca del estómago, que te despierta y al mismo tiempo te deja sin aliento. Y es que la británica **Sarah Kane**, quien escribió la pieza homónima en la que se basa casi literalmente esta ópera de **Philip Venables**, sabía de lo que hablaba. Enferma desde hacía un tiempo, Kane intentó suicidarse tomando un centenar de pastillas tras poner el punto final a esta obra, en 1999. Tres días después lo consigue, ahorcándose en el hospital con los cordones de sus zapatos.

Esta ópera, que catapultó la carrera de Venables en 2016 tras granjearle el prestigioso premio anual de composición de la Royal Philharmonic Society, se representa ahora en Estrasburgo (*Opéra National du Rhin*, u **OnR**), en una producción de la Royal Opera House dirigida por **Richard Baker** y con puesta en escena de **Ted Huffman**. Un escenario sobrio y estático, una habitación pintada de blanco, es suficiente para transmitir la psicosis de la protagonista, desdoblada en seis cantantes que se pasean frenéticamente por la sala, se pelean, gritan y lloran, todas vestidas con la misma ropa de estar por casa. La orquesta se encuentra sobre la escena en lugar de en el foso, y en la blanca pared del fondo se proyectan textos que corresponden a lo cantado o a diálogos mudos interpretados sólo con música, en la que se juega también con sonidos grabados que se mezclan con lo interpretado en directo.

La apuesta de Venables al adaptar un texto tan crudo fue construir su composición sobre los ritmos que ya estaban en la pieza de teatro. Con sus letanías psicóticas, sartas de improperios, listas de tratamientos médicos o flujos de conciencia frenéticos, Kane ya consideraba la música en la pieza que nunca vio representada. Su ritmo es el de los diálogos consigo misma y el de las cuentas regresivas de siete en siete, utilizadas por algunos médicos en el tratamiento de la depresión. A Venables este ritmo le permite ahondar en su estilo de composición, principalmente centrado en la palabra hablada como forma de canto. Las dos personas a cargo de la percusión, que en esta producción son ambas mujeres, intervienen como dos voces más, dialogando silábicamente a golpe de bombo, campanas o silbatos (y hasta de serrucho) mientras el diálogo aparece proyectado al fondo de la habitación.



La música transmite muy acertadamente el carácter de los altibajos depresivos, aunque en ocasiones se abuse de los crescendos hasta el dolor de oídos que terminan en un silencio brusco. Recurso fácil para aumentar la angustia que bastaría replicar a lo sumo un par de veces, buscando algún sustituto más original para el resto de escaladas psicóticas. Es interesante cómo Venables introduce tonadillas de jazz, de nanas y de música de ascensor en ese caos musical a ritmo de marcha que marca la enunciación con voz robótica de todos los tratamientos médicos probados y que han acabado en fracaso. El sonido sintético de órgano juega también un papel clave, marcando los momentos de lucidez epifánica que vive la protagonista en su delirio, que se produce a las 4:48 de la mañana, la hora indicada en el título. Porque esta hora es el momento en el que de media se ejecutan los suicidios, aquella en la que la nueva dosis de medicación no ha comenzado a hacer efecto y los efectos de la anterior están disipándose.



4.48 psychosis. Foto: Klara Beck

En cuanto a las voces, es difícil, muy difícil, evaluarlas de forma individual, visto que todas las intérpretes van vestidas iguales y cantan al unísono y entremezclando sus voces en la mayor parte de las escenas. Esta imbricación de las voces, que emula el pandemónium en la cabeza de la protagonista, es fantásticamente sobrecogedora. El mérito no es sólo del talento compositivo de Venables sino también de la impecable ejecución de las sopranos **Gweneth-Ann Rand**, **Robyn Allegra Parton** y **Susanna Hurrell**, y de las mezzos **Samantha Price**, **Rachael Lloyd** y **Lucy Schauer**. Un recurso muy apropiado entre los utilizados por Venable es la forma de simular un grito ahogado, haciendo que las artistas canten cubriéndose la boca con las manos.

En definitiva, *4.48 psychosis* es una perturbadora pero muy bien ejecutada experiencia, especialmente recomendable para aquellos que no comprenden lo lejos que puede llegar una enfermedad como la depresión. Se ha hablado mucho sobre la influencia del teatro de la crueldad sobre la obra de Sarah Kane, pero la semejanza con Antonin Artaud va más allá de la replicación de un objetivo teatral. La escritura de Kane nos recuerda al Artaud que en la primera época hablaba de la *Chair* (la carne, su propia materia) con dolor y asco, pero también con veneración. El punto en común entre los dos autores está más bien en el delirio desde el cual ambos escribieron, en el dolor lacerante de la enfermedad mental que necesita ser expresado, ni siquiera como terapia sino como pura y simple pulsión de escritura. Un dolor no impostado que Kane confirmó con su prematura muerte. La audacia de la **OnR** al traer obras como esta, tan al margen de la ópera clásica, y el atrivimiento de sus puestas en escena es la que le ha valido el título de ópera del año concedido por la prestigiosa revista alemana *Opernwelt* y anunciado la noche misma del estreno de *4.48 psychosis*.



## COMPTE-RENDU, opéra. STRASBOURG, ONR, 18 sept 2019. VENABLES : 4.48 psychosis. R Baker / T Huffman

COMPTE-RENDU, opéra. STRASBOURG, Opéra National du Rhin, 18 septembre 2019. 4.48 psychosis. Philip Venables, compositeur. Gweneth-Ann Rand, Susanna Hurrell, Lucy Schauer... Membres de l'orchestre philharmonique de Strasbourg. Richard Baker, direction. Ted Huffman, mise en scène.

Création française de l'opéra contemporain « 4.48 psychosis » du compositeur queer Philip Venables, livret d'après le texte éponyme de l'auteure anglaise Sarah Kane. La création française est assurée par le chef d'orchestre Richard Baker, dirigeant chanteuses et instrumentistes (un ensemble composé des membres de l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg). Seulement trois ans après sa création mondiale au Covent Garden à Londres (2016), nous avons droit à cette œuvre de grande justesse et intensité enfin sur le sol français !

### « At 4.48, when depression visits, I shall hang myself »

/ à 4h48, quand viendra la dépression, je me pendrai...



Difficile de se réjouir du suicide de **Sarah Kane**, à 28 ans. Son opus posthume « 4.48 psychosis » fut notamment décrié à sa création, parce qu'il a paru impossible à un critique de commenter ce qu'il considérait comme une « note de suicide de 75 minutes ». Que les temps ont changé ! Non seulement il s'agit ici de la toute première œuvre lyrique sur un texte de Sarah Kane approuvé par sa famille ; les talents concertés pour l'occasion relèvent de la sérendipité, tellement c'est harmonieux.

**Philip Venables** met en musique le texte particulier de Sarah Kane dans une succession de 24 scènes, sans véritable fil conducteur à l'instar de la pièce originale. Si tout essai pour expliquer le contenu ou la forme de l'œuvre serait une réduction, nous pouvons dire qu'il s'agit d'une sorte d'exposition des états psycho-émotionnelles de la psychose, un regard subjectif des différents visages de la dépression, un commentaire social d'une grande pertinence, interprété par 6 chanteuses et 12 instrumentistes, sur une scène dépurée et dédoublée où sont projetés parfois les paroles de la pièce. La scène est dédoublée dans le sens où les musiciens se trouvent en hauteur, derrière le plateau, la fosse d'orchestre est condamnée. Si la mise en scène de Ted Huffman peut paraître minimale sur le plan scénographique (une table, quelques chaises...), le travail d'acteur est poussé au paroxysme et bouleverse l'auditoire.





S'agissant d'un opéra contemporain avec recours aux collages électroniques et d'autres procédés de notre temps, nous ne pouvons que nous réjouir de l'ingéniosité percutante et très intéressante du compositeur. Remarquons l'effet de synesthésie linguistique qu'il suscite par exemple quand il fait dire/lire aux percussions le dialogue projeté sur la scène basse au fond blanc (deux percussionnistes sur la scène haute « jouent » le texte, souvent par syllabes). Saluons l'implacable performance des six chanteuses sur scène, qui bougent en permanence, et dont la partition est redoutable. A l'investissement dramatique et théâtral se joigne une intensité musicale indéniable. La chanteuse qui mène le bateau ici : la soprano **Gweneth-Ann Rand** ; sa force expressive et sa dextérité dans l'instrument laissent pantois. Elle a joué à la création mondiale, tout comme la soprano **Susanna Hurrell** et la mezzo-soprano **Lucy Schauer**, également sur scène ce soir. L'incroyable sextuor de la première française se compose également de **Robyn Allegra Parton**, soprano et de **Samantha Price** et **Rachael Lloyd**, mezzo-sopranos.

Parmi les spécificités musicales de la partition, dans la lignée de la tradition anglaise depuis Purcell, distinguons des textes parlés bien rythmés et à un lyrisme ponctuel, au milieu du brouhaha expressif à souhait, et plutôt gentil pour l'ouïe, qui n'est pas sans rappeler sporadiquement la Seconde École de Vienne, particulièrement Webern.

Une expérience lyrique inoubliable pour adultes, avec des équipes engageantes et engagées sur tous les fronts. L'œuvre mérite d'être reprise et popularisée. A découvrir ! Uniquement à l'Opéra National du Rhin, à Strasbourg les 20, 21 et 22 septembre 2019. Illustrations : photos © K Beck / opéra national du Rhin / ONR 2019

[Sabino Pena Arcia](#)

Mot clés: [4.48 Psychosis](#), [Philip Venables](#), [Sarah Kane](#).



## critique / Sarah Kane, *psychotique et lyrique*

24 septembre 2019/dans À la une, Opéra, Strasbourg /par Christophe Candoni



photo Stephen Cummiskey

**La dernière pièce de la dramaturge britannique, *4.48 psychose*, a été présentée en première française à l'Opéra du Rhin de Strasbourg, dans le cadre du festival Musica, dans une transcription opératique pleine de justesse réalisée par le compositeur Philip Venables.**

Disparue en 1999 à l'âge de 28 ans seulement, Sarah Kane a écrit sa cinquième et dernière pièce peu de temps avant d'avoir été retrouvée morte dans les toilettes d'un hôpital psychiatrique londonien, pendue à ses lacets de chaussures. La pièce qui se résume à des bribes de textes discontinues et à une absence d'action théâtrale demeure à la fois lucide et viscérale dans son propos. Sa force dramatique réside dans sa dimension autobiographique comme dans la radiographie qu'elle fait d'un esprit malade, dérangé, fragile, rongé par la souffrance et la dépression.

**Souvent endossé par une seule locutrice, le long monologue est ici pris en charge de manière collective et éclatée par six interprètes féminines** dont chacune fait entendre la multiplicité des voix intérieures qui s'entremêlent avec souplesse et fluidité comme des différents états émotionnels parfois extrêmes qui traversent le moment clé où elle choisit de disparaître.

**Une écriture musicale ravageuse aux influences variées reprend fidèlement la dimension composite du texte initial** : fragments de répliques, dialogues intimes, tests cognitifs, listes de médicaments se télescopent. **Douze musiciens dirigés par Richard Baker transcrivent l'agitation permanente d'un corps et d'un cerveau intranquilles** dans une partition qui laisse parfois échapper un sourd vacarme, assume une proximité avec la cacophonie savamment maîtrisée ou étire un lancinant bourdonnement pour traduire le caractère inconfortable et perturbant de l'oeuvre. De grands coups de tambours tapageurs martèlent avec autorité le discours médical tandis que des mots cliniques sont projetés sur le mur. A côté d'accents d'une sourde violence, la partition emprunte à la musique d'ascenseur, de films ou de jeux vidéo. Elle cite aussi *la Messe en si* de Bach, un écho sans doute à la profonde tragédie existentielle qui est en train d'être vécue mais peut-être aussi à la foi réelle dont était habitée Sarah Kane jusqu'à ses 17 ans avant de s'en éloigner. Non sans un certain humour noir, l'ensemble orchestral peut aussi se montrer narquois, comme pour imposer une forme de distanciation et ne pas tomber uniformément dans le commentaire psychologisant.

**La violence et la crudité heurtantes qu'exacerbe la pièce d'un point de vue sonore ne se retrouve pas nécessairement dans la mise en scène très économe que propose Ted Huffman.** La froideur et l'indétermination caractérisent l'espace scénique réduit à un lieu de passage ou de confinement. Les présences féminines (avec une puissante **Gweneth-Ann Rand** au centre) y errent dans un but plus ou moins défini. Ce décor, une sorte de couloir, blanc et vide, est pertinent dans la mesure où il s'offre comme l'"interzone" dont parle Claude Régy qui a fait découvrir la pièce de Sarah Kane en France. Un mur suggère l'enfermement physique et psychique de l'anti-héroïne. Autour d'elle : un entre-deux entre la vie et la mort.

Christophe Candoni – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)



le liant ni la prosodie. La basse n'a pas eu le temps de préparer son registre aigu, il tait donc simplement les notes au sommet de ses lignes, notes qu'il saura certainement retrouver en poursuivant ses amples montées mélodiques, assises sur un timbre souple et articulé.



Clara Guillon, Ambroisine Bré, Gautier Joubert & Orchestre Symphonique de Mulhouse (© Klara Beck)

Dans une robe de lune, devant un clair de lune (projeté par les lumières de salle), la soprano sud-africaine [Pumeza Matshikiza](#) interprète la sublime "Chanson à la lune" de [Rusalka](#). La voix est intense, sombre dans l'assise mais claire (de lune) dans les résonances aiguës. La gorge reste toutefois serrée et le menton bas entraîne le diapason. L'orchestre lui offre d'autant mieux la brillante clarté de ses trompettes rutilantes, sa justesse et son placement (des timbales grondantes au triangle tintant). [Rusalka](#) de [Janacek](#) fera ainsi, avec elle, son entrée au répertoire, juste avant une comédie musicale (genre qui n'avait plus été donné depuis 15 ans) : [Un violon sur le toit](#).

[Parsifal](#) s'annonce (pour juin-juillet) avec son ouverture réunissant l'ensemble des qualités symphoniques de cette soirée : douceur des cordes à l'unisson, ample noblesse des cuivres, assise des graves, bois délicats, articulation des lignes et des plans. Enfin, [Le Trouvère](#) qui refermera la saison lyrique déploie déjà une riche association de couleurs à la fois sombres et trillées sur les aigus flûtés. Le [chœur maison](#) est sonore, charpenté, mais aussi agile sur [Verdi](#) qu'il était grave et solennel sur le toit. Hormis le grave poitriné et quelques aigus couverts, la jeune chanteuse [Ezgi Kutlu](#) a encore tout à construire du rôle d'Azucena (la voix bouge, perd la note, la projection, le timbre) mais si elle revient ce soir dans la maison où elle débuta par [Beatrix Cenci](#), c'est [Sonia Ganassi](#) qui tiendra le rôle dans [Le Trouvère](#).



Ezgi Kutlu, Giuliano Carella & Orchestre Symphonique de Mulhouse (© Klara Beck)

Le Rhin pouvant s'enorgueillir d'un Opéra national, il dispose d'un Ballet et propose une saison chorégraphique ici incarnée, sur la *Valse n°2* de [Chostakovitch](#), par la performance assurée de Cauê Frias Duarte. Un seul morceau lui permet, à lui seul, d'offrir comme pour la musique un panorama de styles, son corps s'élançant en contorsions nerveuses puis caoutchouteuses, robotiques immédiatement assouplies, avec des gestes à la fois gracieux et narratifs.





Cauê Frias Duarte & Orchestre Symphonique de Mulhouse (© Klara Beck)

Entre les morceaux, ou plutôt parmi eux, le comédien [Olivier Breitman](#) interprète des textes qui éclairent le sens musical. Ces moments n'interrompent pas la musique, bien au contraire, puisque le récitant a une certaine et douce musicalité vocale propre à sa prosodie (ce qu'il confirme en chantant, comme il le fera en décembre-janvier, "Ah si j'étais riche" du *Violon sur le toit*, très varié en intensité et intentions, tel un caméléon vocal s'appropriant l'humour et l'esprit yiddish). Entre les morceaux de [Mozart](#), un texte consacré au compositeur par Chantal Thomas plonge dans la vie, la mort du génie, la genèse de ses œuvres. Vie et œuvre de [Verdi](#) qui servent, également, à éclairer [Le Trouvère](#) replacé au cœur de la Trilogie populaire (entre [Rigoletto](#) et [Traviata](#)). Applaudi comme les autres artistes, le comédien réalise de petites pièces "polyphoniques" à lui seul : incarnant les trois personnages dialoguant dans [Rusalka](#) (petite sirène, père neptunien et sorcière).



Olivier Breitman (© Klara Beck)

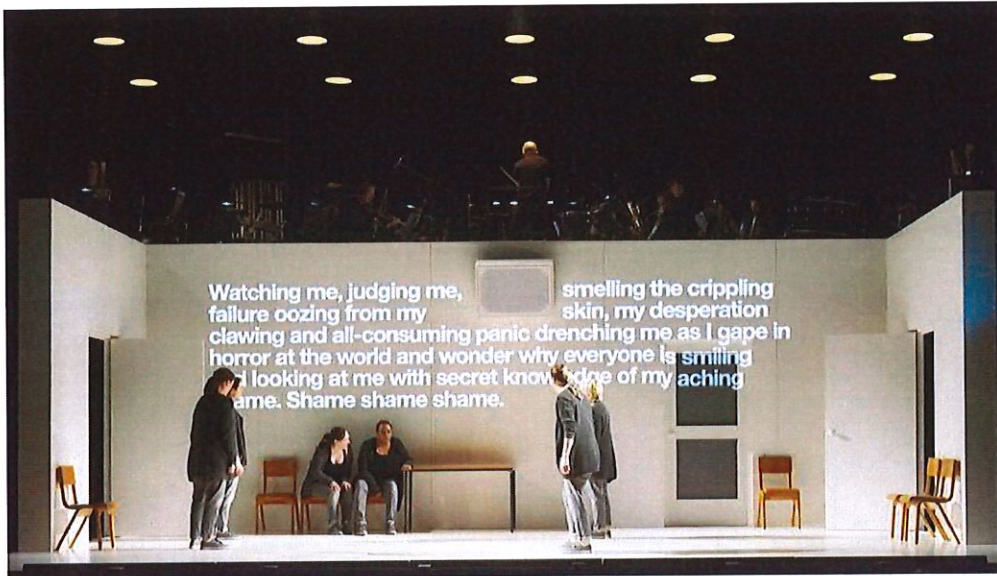
Enfin, [Offenbach](#) est offert en bonus : même s'il n'est pas au programme de la saison prochaine, il a permis à l'Opéra du Rhin de décrocher un prix la saison dernière, il poursuit le Bicentenaire du compositeur et il offre toujours une occasion idéale pour refermer les récitals. "Tout tourne, tout danse" dans [La Vie Parisienne](#) comme dans le Cancan d'[Orphée aux Enfers](#). Les solistes -avec l'entraînant-tonique ténor [Tristan Blanchet](#)- et chœurs ont la qualité rarissime de rendre intelligibles les paroles du Galop Infernal (souvent noyées dans le rythme et les lalala). Le public applaudit en rythme ce bis qui referme la soirée en beauté, comme il annonce la nouvelle saison.



Chœur de l'Opéra national du Rhin, Orchestre Symphonique de Mulhouse,  
Clara Guillon & Tristan Blanchet (© Klara Beck)  
Productions associées :



## A Strasbourg, la descente aux enfers du 4.48 Psychosis de Philip Venables



© Photo : Stephen Cummiskey / Opéra national du Rhin  
 Par [Pierre Rigaudière](#) Le 29 sept 2019 à 09h14

### En collaboration avec le festival Musica, l'Opéra du Rhin présente cet opéra créé à Londres en 2016.

Il agace, cet opéra, il dérange. Ses partis pris relèvent parfois d'une radicalité déjà vue ou de moyens musicaux faciles. Ces assauts de lumière crue quasi stroboscopique, cette surenchère de décibels et ce bruit blanc teigneux, les fallait-il vraiment ? On suppose que le metteur en scène **Ted Huffman** a voulu soumettre le spectateur à une thérapie de choc, lui faire vivre le traitement des patients psychotiques plutôt que le lui raconter. Les plages plus paisibles et minimalistes, faites de nappes harmoniques, accordent leur potentiel anxiogène à celui d'un décor dépouillé et clinique, tout en blanc, sur lequel tranchent discrètement les tenues, banales et grises, des six chanteuses qui occupent la scène en permanence. Il faut reconnaître que sans les déferlantes qui les encadrent, elles n'auraient peut-être pas la même intensité.

La soprano **Gweneth-Ann Rand** est remarquable d'engagement et c'est aussi grâce à elle si on peut plonger peu à peu dans cet univers psychiatrique, où les face-à-face de son personnage - neutre, et pour lequel aucun indice de genre n'est précisé - avec le médecin sont durs, mais pas totalement dénués d'humanité. Sans rôle fixe, les cinq autres chanteuses figurent ses voix intérieures, souvent entrelacées dans une polyphonie vocale d'une belle intensité.

**Philip Venables**, qui a reçu pour cet opéra créé en 2016 à Londres l'autorisation d'adapter la pièce éponyme de **Sarah Kane**, n'a quasiment pas altéré le texte original, dont on retrouve intacte la volonté de briser toute logique discursive. On s'approche par moments du théâtre accompagnée d'une musique de scène, a fortiori dans les passages parlés. Parfois, un duo de percussion martèle, à la façon d'un langage tambouriné sommaire, le rythme d'une conversation, dont les mots sont projetés de façon syllabique sur le mur central du décor.

Agaçant, ce matériau musical souvent minimal ou grossier par sa facture... mais qui fonctionne tellement bien. Un flux de *musak* insipide diffusé par un petit haut-parleur *low-fi* suffit à mettre sous tension certains passages parlés, tandis que des accords parfaits aussi massifs que rustiques d'orgues synthétiques, entre église et Pink Floyd, surlignent une scène biblique hallucinée. Des boucles rythmiques musclées



façon blockbuster font monter le pouls, une valse grinçante de fête foraine, déjà maintes fois entendue, le fait redescendre.

Venables chasse aussi sur les terres de la référence historique, ce qui nous vaut un chant sur un *ground* aux faux airs élisabéthains, perturbé par une abyssale ligne descendante électronique à l'effet hautement dépressif. **John Baker** conduit les douze musiciens de l'**Orchestre philharmonique de Strasbourg** avec attention et précision qui servent parfaitement la mécanique bien huilée de ce spectacle qui continue à agir après les applaudissements - et vient ajouter à la programmation déjà riche du festival Musica un événement marquant.

**4.48 Psychosis de Venables. Strasbourg, Opéra du Rhin, le 22 septembre.**

Tweeter

A Strasbourg, la descente aux enfers du 4.48 Psychosis de Philip Venables. En collaboration avec le festival Musica, l'Opéra du Rhin présente cet opéra créé à Londres en 2016.



CRÍTICA

INTERNACIONAL

[La ópera en el mundo](#)

[Fernando SANS RIVIÈRE, ÓA 227](#)



## Estrasburgo: No apta para depresivos

24 / 09 / 2019 - Francisco J. CABRERA - Tiempo de lectura: 2 min

[Facebook](#)[Twitter](#)[WhatsApp](#)

[Email](#)



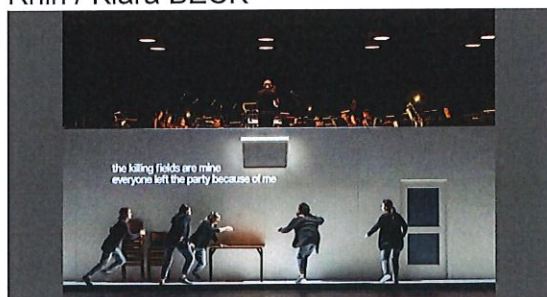
Escena de '4.48 Psychosis' con el montaje de Ted Huffman © Opéra National du Rhin / Klara BECK



Escena de '4.48 Psychosis' con el montaje de Ted Huffman © Opéra National du Rhin / Klara BECK



Escena de '4.48 Psychosis' con el montaje de Ted Huffman © Opéra National du Rhin / Klara BECK



Escena de '4.48 Psychosis' con el montaje de Ted Huffman © Opéra National du Rhin / Klara BECK

Opéra National du Rhin

Philip Venables: 4.48 PSYCHOSIS

Estreno en Francia

Gweneth-Ann Rand, Robyn Allegra Parton, Susanna Hurell, Samantha Price, Rachael Lloyd, Lucy Schauer. **Dirección:** Richard Baker. **Dirección de escena:** Ted Huffman. 18 de septiembre de 2019.

Cuando la obra teatral de Sarah Kane *4.48 Psychosis* tuvo su estreno póstumo el 23 de junio de 2000 en el Royal Court's Jerwood Theatre Upstairs, el crítico teatral de *The Guardian*, Michael Billington, se hizo a sí mismo y sus lectores la pregunta siguiente: «¿Cómo se puede juzgar una nota de suicidio de 75 minutos de duración?» Efectivamente, al presenciar la *première* francesa de la versión operística escrita por el compositor británico **Philip Venables** es difícil no tener la impresión de estar presenciando en diferido los últimos días de la malograda dramaturga en todo detalle, recetas médicas del psiquiatra incluidas. De hecho, el título se refiere al momento de la madrugada en la que sus medicamentos dejaban de hacer efecto, haciendo que se despertase. Considerada miembro del movimiento estilístico *In-yer-face theatre* (literalmente, *En tu cara o en los morros*), el cual presenta temas controvertidos de manera directa y provocativa, Kane lleva al



espectador a meterse en la piel de una persona en plena depresión clínica, sin concesiones ni sentimentalismos.

"Más allá de algunos raros momentos de belleza armónica, la partitura de Venables sirve de tapiz sobre el que se extiende una monótona y depresiva conversación , pero sin crear emoción con medios puramente musicales"

Luego está la obra musical de Venables en sí. Se podría discutir si se puede denominar como *ópera* a una pieza en la que hay más palabra hablada (en gran parte pregrabada) que otra cosa, y en la cual las artistas cantan con micrófono. Los amantes de la lírica encontrarán en este obra bien poco que rascar, pese a unas cantantes de calidad (aunque, ya se sabe, cualquier voz suena bien tras pasar por la mesa de mezclas). Más allá de algunos raros momentos de belleza armónica, la partitura de Venables sirve de tapiz sobre el que se extiende una monótona y muy depresiva conversación entre las cantantes, pero sorprendentemente sin conseguir crear emoción con medios puramente musicales. El conjunto se salva solo gracias a la intensidad del tema tratado por la autora y a la participación de las cantantes. Todo hay que decirlo, no es una obra recomendable para aquel que esté teniendo un mal día o una mala racha. O para quien simplemente quiera pasar un buen rato en la ópera. O para el que disfrute de la música pura y simplemente.

Al final de la representación, recibida con tibios aplausos del público, Albrecht Thiemann, redactor jefe de la revista alemana *Opernwelt*, subió a escena para conceder a la Opéra National du Rhin el título de *Teatro de ópera del año 2019* según esa publicación, un premio dedicado a Eva Kleinitz, directora de la ONR recientemente fallecida.



28 sept 2019

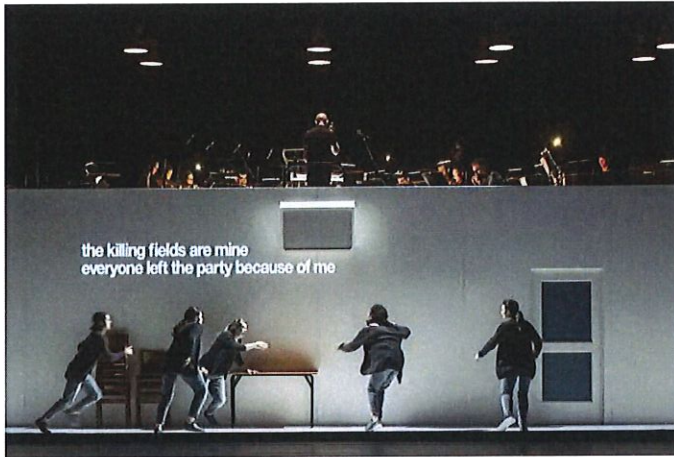
## .48 Psychosis de Philip Venables, entre révolte et désespoir

Le 27 septembre 2019 par Michèle Tosi

A<sup>-</sup> A<sup>+</sup>

social9

Pour son ouverture de saison, l'Opéra national du Rhin affiche la création française de *4.48 Psychosis* du compositeur britannique Philip Venables qui s'empare du texte de Sarah Kane pour en traduire la violence désespérée au-delà des mots.



*4.48 Psychosis* (2016) est le premier ouvrage lyrique du compositeur, qui adapte la pièce éponyme de Sarah Kane (1971-1999). C'est la cinquième et dernière œuvre théâtrale de l'auteure qui se suicide quelques mois après. Selon ses dernières volontés, elle ne souhaitait pas qu'on adapte sa pièce pour un autre support que le théâtre. Séduit par l'ouvrage dont la forme, plus encore que le contenu psychologique, retient toute son attention, Venables obtient pour la première fois le droit de le faire chanter. Passionné de théâtre, le compositeur a déjà beaucoup travaillé avec les textes. Pour ce premier opéra, il entend traiter la voix chantée autant que le texte parlé.

Liée, comme chacune des pièces de l'écrivaine, à un contexte autobiographique, *4.48 Psychosis* tente de traduire avec des mots les dérèglements intérieurs du psychisme d'une femme dont Kane évite toute description ; avec cette part d'irrationnel, de discontinu et d'onirique dans le propos (on pense au *Jacob Lenz* de Wolfgang Rihm) qui mêle les temporalités (présent et passé), la teneur des pensées (réelles et imaginaires) et la pluralité des affects (souffrance, révolte, désespoir...). « 4.48 », explique l'auteure, est cet instant de l'aube où l'effet du médicament de la veille est passé tandis que celui du matin n'est pas encore actif : « un moment de lucidité au plus profond du désespoir ».



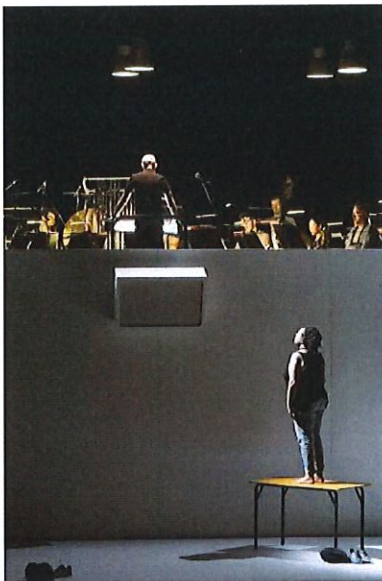
C'est cet aspect non linéaire du discours et cette pluralité des voix intérieures qui intéressent le compositeur.



28 sept 2019

La voix multiple lui suggère l'idée du collectif de six chanteuses, avec Gwen, l'anti-héroïne, placée au centre du groupe. Dans la mise en scène implacable de l'Américain **Ted Huffman**, une proximité s'instaure entre l'ensemble instrumental (douze musiciens placés au-dessus de la scène) et le plateau. Répartis en trois zones autour du chef, les instrumentistes doivent en effet être vus, prenant part, pour certains d'entre eux, à la dramaturgie. La scène, quant à elle, est nue et blanche, comme une salle d'hôpital, avec une table et quelques chaises dont on connaît, depuis Pina Bausch, les vertus scénographiques. Seule la vidéo, celle de Pierre Martin, viendra animer les murs de cet espace confiné.

L'opéra débute par les halètements de Gwen, l'instant paroxystique de l'angoisse qui va rythmer les étapes de cette trajectoire en un acte. Pour autant, Venables évite le plus souvent le pathos au sein de situations dont il fait davantage ressortir la violence. La « musique d'ascenseur » qui flotte toujours en arrière-fond est un exemple de ce va-et-vient entre le dedans et le dehors qui entretient la distance. On est d'emblée happé par l'intensité du drame qui se joue, les voix parlées, enregistrées, chantées formant autant de strates temporelles et expressives dans un espace toujours foisonnant. Le compositeur procède par courtes scènes qu'il juxtapose de manière très abrupte, à l'instar d'une pensée qui vacille. C'est parfois l'orchestre seul, au bord de la saturation, qui exprime cette violence, avec ces salves d'orgue puissantes ou encore ces fouets qui claquent au sein d'un espace sonore modelé par l'électronique. Autres instants récurrents, les « dialogues » qui s'instaurent entre le psychiatre et la patiente, que Venables confie aux percussions dans un hors-temps très saisissant. Ce sont deux interprètes féminines, placées de part et d'autre du chef, qui scandent sur les peaux ou les bois frottés (les allers-retours de la scie sur un panneau de bois) les mots des protagonistes que l'on voit s'afficher sur le plateau. La trouvaille est ingénieuse, générant tout autant la surprise que l'humour distancié.



La voix invoquante de Gwen est le plus souvent au centre de l'écoute, une voix très incarnée (celle de la mezzo Londonnienne **Gweneth-Ann Rand**), ample et chaleureuse, pleine d'humanité. La scène où le compositeur lui confie ce chant éperdu et fragile qui plane au-dessus des cinq voix soudées, est un des plus beaux moments de l'opéra. Les pages vocales polyphoniques laissent apprécier la flexibilité et l'homogénéité des timbres des cinq autres chanteuses qui ont chacune un prénom : Jen, Suzy, Clare, Emily et Lucy. Elles évoluent autour d'un personnage qui reste campé dans sa solitude. Sauf peut-être dans le lamento final où les six voix chutent dans le grave, entraînées par la basse chromatique descendante des cordes, Venables renouant à plusieurs reprises avec la tradition anglaise du « ground » de l'opéra baroque.



28 sept 2019

Solitude, dépression, révolte, désespoir, c'est une lutte qu'engage le texte, les voix et la musique, un espace de tension tout à la fois poignant et poétique, violent et politique, qui remue les consciences et bouleverse toute à la fois. Saluons l'engagement des six chanteuses sur le plateau et le travail du chef britannique **Richard Baker** à la tête des musiciens de l'Orchestre de Strasbourg ; ainsi que celui des équipes techniques (son et vidéo) dans un spectacle où la configuration spatiale et la dimension multimédia participent de sa réussite.

***Crédit photographique : © Opéra national du Rhin***

Strasbourg. Opéra national du Rhin. 21-IX-2019. Philip Venables (né en 1979) : 4.48 Psychosis, opéra en 1 acte et 24 scènes, d'après la pièce éponyme de Sarah Kane. Mise en scène : Ted Huffman. Décors et costumes : Hannah Clark. Lumières : D.M. Wood. Vidéo : Pierre Martin. Son : Sound intermedia. Conception sonore : Simon Hendry. Mouvements : RC-Annie. Avec : Gweneth-Ann Rand (Gwen), Robyn Allegra Parton (Jen), Susanna Hurrell (Suzy), Samantha Price (Clare), Rachael Lloyd (Emily), Lucy Schauerfer (Lucy). Membres de l'Orchestre philharmonique de Strasbourg, direction : Richard Baker

- **France**

- **Grand Est**

- **Strasbourg**



29 septembre 2019

## Giuliano Carella dirige le concert d'ouverture de la saison 19/20 de l'Opéra national du Rhin



En l'absence d'**Eva Kleinitz**, [disparue prématurément en mai dernier](#) (la soirée lui a bien évidemment été dédiée), c'est à **Bertrand Rossi** - directeur général adjoint de l'**Opéra national du Rhin** -, qu'a échu le soin de présenter le **Concert d'ouverture** de la maison rhénane. Il a d'abord tenu à signaler (et il peut légitimement s'en enorgueillir !) que l'OnR venait tout juste d'être élu « *Opéra de l'année 2019* » par le renommé magazine allemand *Opernwelt*, qui a aussi distingué *Barkouf*, la rareté Offenbachienne que nous avons [chroniquée dans ces colonnes](#), comme la « *Meilleure redécouverte de l'année 2019* ». Il a ensuite énuméré les différents morceaux retenus, qui ne sont en fait qu'un *digest* de la saison 19/20 de l'OnR, et les artistes lyriques invités ce soir ne sont autres que ceux qui viendront défendre les ouvrages retenus pour cette nouvelle saison. Fidèle « *ami* » de la maison (et très proche collaborateur d'Eva Kleinitz lorsqu'elle dirigeait l'Opéra de Stuttgart, où nous avons pu l'entendre diriger des œuvres comme *Nabucco*, *Traviata* ou encore *Don Pasquale*), c'est l'excellent chef italien **Giuliano Carella** qui est le Maître de cérémonie ce soir, à la tête de l'**Orchestre Symphonique de Mulhouse**.

La soirée débute par des extraits de *Così fan tutte*, qui sera donné [in loco en mai prochain](#), et après une virevoltante *Ouverture*, les jeunes **Clara Guillon** (soprano) et **Gautier Joubert** (basse), membres de l'**Opéra Studio de l'OnR**, délivrent le duo « *Soave sia il vento* » avec toute la subtilité et la joliesse que l'air requiert. Puis, **Ambroisine Bré**, qui interprètera le rôle de Dorabella, livre l'*aria* « *Ah scostata... Smania implacabili !* », et le moins que l'on puisse dire est que la mezzo française est déjà dotée d'une technique vocale exceptionnelle, se montrant capable de traits d'agilité époustouflants. Précisons qu'entre les trois morceaux est venue s'intercaler la lecture d'un texte de **Chantal Thomas** sur Mozart, lu par le comédien **Olivier Breitman**, qui reviendra à de nombreuses reprises pendant la soirée déclamer des textes en lien avec les ouvrages lyriques sélectionnés, une initiative certes intéressante, mais qui aura néanmoins tendance à prendre trop souvent le pas sur la musique... C'est la soprano sud-africaine **Pumeza Matshikiza**



29 septembre 2019

qui fait ensuite son apparition, pour interpréter le grand air de *Rusalka* (donné [en octobre prochain](#)), le sublime « *Chant à la lune* ». Nous ne pouvons qu'inciter le public alsacien (et d'ailleurs !) à venir écouter cette magnifique chanteuse, et ainsi tout le charme, la grâce et la palette expressive d'une voix dont le caractère dramatique n'a d'égal que le radieux des aigus. Le ballet (tiré du même ouvrage) qui suit permet d'apprécier la qualité de la phalange alsacienne, qui a fait d'énormes progrès grâce au travail effectué ces dernières années en son sein par **Patrick Davin**, et qui offre ici une gamme de subtils clairs-obscurs orchestraux. Œuvre-phare [de la fin d'année](#), *Un violon sur le toit* de Jerry Bock supplantera l'accoutumée opérette, et l'on peut faire confiance au directeur de la *Komische Oper* **Barrie Kosky** d'en livrer une savoureuse version. Olivier Breitman poussant également la chansonnette à ses heures, il interprète lui-même le fameux « *Ah, si j'étais riche !* », rejoint par le **Chœur de l'OnR** (dirigé désormais par **Alessandro Zuppardo**). Sans transition, et *climax* de la soirée, c'est l'*Ouverture* de *Parsifal* ([à l'affiche en janvier/février](#)) qui est donné à entendre, et plus encore qu'avec *Rusalka*, l'on peut mesurer ici tout le chemin parcouru. Tout respire magnifiquement : il en résulte notamment un timbre caressant, ahurissant de beauté de la part des vents, quand les cordes concourent à l'irisation musicale, et que les bois et les cuivres apposent leurs touches délicates. L'OnR disposant d'un corps de ballet, place à la danse ensuite, grâce à un de ses principaux membres, le danseur **Cauê Frias Duarte** : sur les accords de la *Valse N°2* de Chostakovitch, on a l'impression de voir ressusciter sous nos yeux *Valentin-le-Désossé*, tellement le brésilien se contorsionne et se désarticule en tous sens dans cette chorégraphie de **Bruno Bouché**, à la tête du **Ballet de l'OnR** depuis 2017. Entendue [la saison passée](#) dans *Beatrix Cenci*, la mezzo turque **Ezgi Kutlu** lui succède dans l'air tiré du *Trovatore* « *Stride la vampa* », qu'elle délivre avec un bel aplomb vocal, et des couleurs moirées dans le timbre qui nous rendent impatients de la voir incarner la célèbre sorcière verdienne (ouvrage qui clôturera la saison [en juin 2020](#)). Et comme l'opéra est avant tout une fête des sens, le spectacle se termine en joie avec deux morceaux tirés d'ouvrages de **Jacques Offenbach** : si la nouvelle saison ne met pas le compositeur allemand à l'affiche, l'OnR n'oublie pas qu'on fête cette année les deux cents ans de sa naissance. Après le « *Tout tourne, tout danse* », extrait de *La vie parisienne* et défendu par Clara Guillon et **Tristan Blanchet** (jeune ténor issu également de l'Opéra Studio), le fameux *Can-can* extrait d'*Orphée aux enfers* vient faire monter la température. Carella livre une lecture dynamique et presque électrisante de ces deux pages : le souci du détail est omniprésent, la précision rythmique redoutable, et le sens des couleurs toujours recherché. Résultat : c'est une vraie liesse qui s'empare de l'audience qui frappe dans ses mains à qui mieux mieux...

C'est ce qu'on appelle une belle mise en bouche !

[Emmanuel Andrieu](#)

[Concert d'ouverture](#) de la saison 19/20 de l'Opéra national du Rhin, les 25&26 septembre à l'**Opéra de Strasbourg**, puis le 28 septembre à la **Filature de Mulhouse**

Crédit photographique © Klara Beck

27 septembre 2019 | [Imprimer](#)



**4.48 psychosis de Philip Venables, Opéra national du Rhin  
2019/2020**

**Au bout de la nuit**

David Verdier — 29 septembre 2019

**Philip Venables (né en 1979)**

**4.48 Psychosis,**

Opéra en 1 acte et 24 scènes,  
d'après la pièce éponyme de Sarah Kane.

Production du Royal Opera House, Covent Garden  
Création le 24 mai 2016 au Lyric Hammersmith, Londres.

**Mise en scène : Ted Huffman**

Responsable de la reprise : Elayce Ismail

Décors et costumes : Hannah Clark

Lumières : d.M. Wood

Vidéo : Pierre Martin

Son : Sound intermedia

Mouvements : rc-Annie

Gwen : Gweneth-Ann Rand

Jen : Robyn Allegra Parton

Suzy : Susanna Hurell

Clare : Samantha Price

Emily : Rachael Lloyd

Lucy : Lucy Schauerfer

**Direction musicale : Richard Baker**

Orchestre Philharmonique de Strasbourg

**Opéra national du Rhin**

19 place petit broglie strasbourg

Fiche du lieu

Strasbourg, Opéra National du Rhin, 22 septembre 2019

*Le compositeur anglais Philip Venables a choisi comme livret de son opéra le très radical 4.48 psychosis de Sarah Kane. La pièce a été terminée quelques semaines avant le suicide de son auteur, au terme d'une longue crise de dépression. Egérie du mouvement "in-yer-face", Sarah Kane n'a trouvé pas ici l'impact et le caractère d'un théâtre héritier d'Artaud. La mise en scène de Ted Huffman joue sur une dimension plurielle et poétique qui amoindrit les tourments psychotiques. La direction de Richard Baker met en valeur les qualités d'un Orchestre Philharmonique de Strasbourg, pourtant réduit à une version de poche, tandis que les six voix féminines (réparties en sopranos et mezzos) traduisent par la diffraction et les échos, les reliefs autobiographiques du personnage unique imaginé par Sarah Kane.*



**Gweneth-Ann Rand (Gwen), Robyn Allegra Parton (Jen), Susanna Hurell (Suzy), Samantha Price (Clare), Rachael Lloyd (Emily), Lucy Schauer (Lucy) © Klara Beck**

Vers 3h, un matin de février 1999, la dramaturge anglaise Sarah Kane est retrouvée pendue dans les toilettes de l'hôpital psychiatrique où elle séjournait. Elle avait 28 ans.

Créée en 2000, quelques mois après l'annonce de son suicide, sa dernière pièce, *4.48 Psychosis*, est indissociable de cette trajectoire inédite autant que brutale. Cette figure de proue du théâtre anglais des années 1990 a incarné le mouvement "in-yer-face", qu'on pourrait traduire par "théâtre coup-de-poing" – variation de "Néo-Brutalisme" ou "théâtre de la provocation". Cette forme d'expression répondait directement aux mesures prises par le régime conservateur de Margaret Thatcher à l'encontre de la classe ouvrière et au monde de la culture en général. *4.48 Psychosis* montre la crudité hyper violente d'un quotidien aux prises aux revendications des droits sociaux, sexuels et économiques.

Impossible de ne pas relier l'œuvre de Sarah Kane à la dimension du "théâtre de la cruauté" d'Antonin Artaud, concept selon lequel l'acteur doit brûler les planches comme un supplicié sur son bûcher. L'une des caractéristiques majeures de ce théâtre est de provoquer l'inconfort du spectateur, à la fois sur le plan visuel mais aussi physique. Il revient ainsi à l'intensité et la crudité de la langue théâtrale de donner le sentiment littéral d'un viol de la sphère intime. À la fois poétique, puissant et incisif, *4.48 Psychosis* traite de l'expérience de la dépression – expérience décrite sans détours au fil d'une longue spirale descendant vers l'abîme. La jeune femme souffrant de psychose maniaco-dépressive confie son besoin d'amour et ses intentions suicidaires. Le titre évoque l'heure du petit matin où se mêlent la naissance du jour et le désespoir. 4.48, c'est douze minutes avant 5h, avant que la vie reprenne dans la ville. C'est l'instant qu'elle a fixé pour sa mort, au-delà duquel elle ne parlera plus.

*À 4. 48  
quand le désespoir fera sa visite  
je me pendrai  
au son du souffle de mon amant*

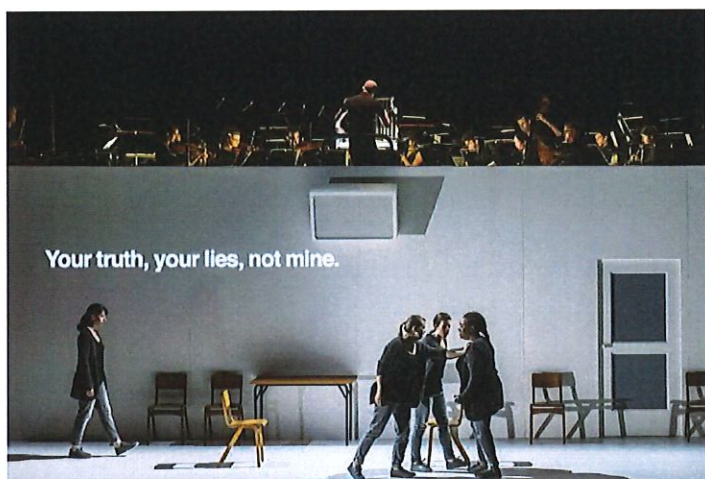
Il s'agit ici, selon l'expression de Patrice Pavis, de "*faire subir au spectateur un traitement de choc, de façon à le libérer de l'emprise de la pensée discursive et logique pour retrouver un vécu immédiat*". De ce fait, la pièce de Sarah Kane se présente comme sous la forme d'un texte éclaté en fragments discursif ou monologués, destiné à être interprété par un ou plusieurs acteurs, à la lisière de la pièce radiophonique et du théâtre de genre.





**Gweneth-Ann Rand (Gwen), Robyn Allegra Parton (Jen), Susanna Hurell (Suzy), Samantha Price (Clare), Rachael Lloyd (Emily), Lucy Schauer (Lucy) © Klara Beck**

La pensée intérieure qui traverse *4.48 Psychosis* exprime une forme de neutralité sexuelle dans laquelle la langue et les personnages sont pris dans une indifférenciation de genre et de nombre. La parole passe d'un personnage à un autre, tantôt monologue éclaté, tantôt dialogue avec un autre absent, ou avec soi-même. La mise en scène de Ted Huffman prend le parti de distribuer le texte parmi six interprètes féminines qui sont autant de facettes d'une même personnalité tourmentée, six voix intérieures d'un personnage principal en proie avec la souffrance et la dépression. On peut opposer à ce concept, le sentiment d'une dilution et d'une dispersion de la force tellurique du texte de Kane. Par opposition à l'évidence et à la force d'une Isabelle Huppert monologuant dans une mise en scène taillée sur (dé)mesure par Claude Régy aux Bouffes du Nord en 2002. Seule devant un grand rideau sur un plateau nu, l'actrice incarnait à la fois la psychose, la soif d'amour et l'impossibilité d'aimer, la soif de vie et l'impossibilité de vivre. Aux antipodes d'une actrice immobile, plantée comme en suspension au centre du vide, Huffman choisit de diviser en deux le plateau dans le sens de la hauteur. L'espace de jeu se situe en contrebas d'une balustrade au-dessus de laquelle sont disposés les musiciens. La lumière alterne entre un vert glauque et la brutalité aveuglante des néons dont le jaillissement interrompt des phases d'ataraxie où la musique se fait murmure. Les six interprètes sont physiquement indifférenciées, chacune habillée comme les patientes de cet hôpital psychiatrique où Sarah Kane mit fin à ses jours. Les entrées et sorties se font par deux issues latérales, au rythme de portes que l'on ouvre ou que l'on ferme, séparant le débit du texte en autant de césures.



**Gweneth-Ann Rand (Gwen), Robyn Allegra Parton (Jen), Susanna Hurell (Suzy), Lucy Schauer (Lucy) © Klara Beck**

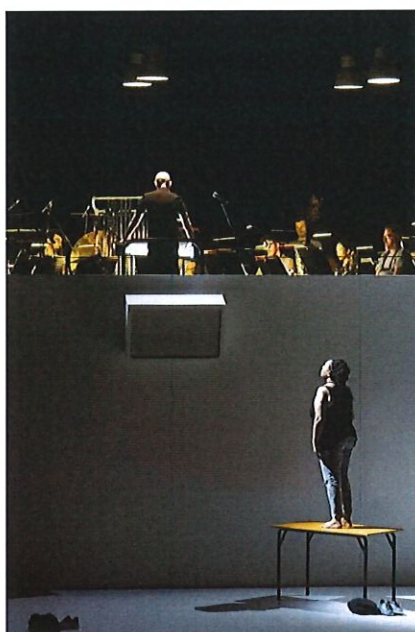
La musique de Philip Venables traduit le basculement dans un espace intime où la dépression devient une mélodie intime qui accompagne cette perte de soi. L'auditeur se tient à la lisière de la perte de repère et de l'hyper-acuité de ces mêmes repères, à la croisée de l'état de conscience et d'inconscience. C'est là certainement l'une des grandes forces et le plus grand défaut du texte de Sarah Kane. Devenu livret par la volonté de donner à *4.48 psychosis* la carrure et la langue d'un opéra, le texte se plie assez mal à cet entre-deux qui hésite entre l'abandon ou l'absence de contrôle, entre théâtre et pur délire. Même si la frontière s'abolit un peu. On est tout près du délire, mais on n'y est pas. Le spectacle aborde poliment le sujet, laissant affleurer la déchirure tellurique que les mots ne parviennent pas à exprimer. La radicalité du livret le rend littéralement irréprésentable, au point que les phrases s'agglomèrent momentanément autour d'une anecdote, la lecture d'une ordonnance médicale, un récit personnel... et puis tout disparaît, s'interrompt brutalement comme si l'on passait subitement d'un espace mental à un autre. La litanie obsédante des syllabes butte à certains moments sur des répétitions de consonnes, préambule à un climax où es



déchaînent des phases violentes et autodestructives. Les lignes doucereuses alternent avec des lamentations et une voix off débitant des phrases sur un ton monocorde, tandis que les cloches reproduisent l'enveloppe résonante et abstraite d'une parole éclatée. Dans cette longue descente aux enfers, la voix circule d'une interprète à une autre, au point qu'il est souvent impossible de les discerner, malgré la liste des prénoms.

Une enceinte de radio placée au-dessus de la scène, diffuse une musique d'ambiance dont la douceur malsaine contraste avec le dialogue thérapeutique que la jeune femme entretient avec un médecin anonyme – dialogue réduit à une scène mimée avec des surtitrages et deux percussions (grosse caisse – triangle) qui reproduisent tel un sismographe, le rythme et la prononciation des mots. On passe d'un thème à un autre : l'angoisse, l'amour, Dieu, la colère, le désespoir et pour finir, ce suicide qui libère le personnage avec une adresse à la fois désespérée et très poétique : "levez le rideau". La comédie du réel est finie, tout peut enfin commencer :

Richard Baker assume la tâche périlleuse de diriger une partition hérissée de contretemps, de passages purement bruitistes et de notes tenues, avec six chanteuses placées en contrebass, sans autre possibilité de se repérer que les écrans dissimulés en coulisse. Les instrumentistes de l'Orchestre philharmonique de Strasbourg exécutent avec un brio et une précision d'orfèvre qui force l'admiration. Les deux sopranos Gweneth-Ann Rand (Gwen) et Robyn Allegra Parton (Jen) s'arrogent les interventions principales, autour desquelles circulent telles des échos stroboscopiques, la voix de Susanna Hurrell (Suzy). Les doublures sont confiées aux mezzos Samantha Price (Clare) et Lucy Schaufër (Lucy) et Rachael Lloyd (Emily). La variété des timbres répond à la volonté de distribuer le texte en plusieurs personnages, à la fois différents et complémentaires – personnages que la matière orchestrale unifie en un seul.



Gweneth-Ann Rand (Gwen) © Klara Beck



## 'Opéra de Paris et les coquilles

[Brèves](#)

Par [Camille De Rijck](#) | lun 30 Septembre 2019 |  [Imprimer](#)

Quelle publication n'est pas hantée par l'idée des coquilles ? Elles sont au rédacteur ce que le spectre de Macduff est à Macbeth, ce que l'ombra di Nino est à Semiramide, ce que la bière sans alcool est à Falstaff. Loin de nous l'idée de jeter la première pierre à l'Opéra National de Paris qui - ces dernières semaines - s'est rendu coupable de coquilles spectaculaires dans ses programmes de salle(s). Tout le monde a vu passer le désormais mythique « Madama Butterfly de Vincenzo Bellini », c'est aujourd'hui Les Indes Galantes qu'on qualifie d'opéra-balet (sic). Cela n'est rien, évidemment et ceux qui prétendent qu'il est indigne qu'une grande institution culturelle commette de telles bourdes ne savent pas ce que c'est que de composer un texte et une mise en page dans l'effervescence. Espérons simplement que cela ne soit pas le symptôme d'équipes fatiguées et débordées par le rythme effréné de la vie quotidienne d'une maison d'opéra où les burn-out sont légion.